



TROISIEME PARTIE

**Révolution, exode de Russie,
Constantinople, Paris et Ste Geneviève des Bois**

Le 1er octobre 1917

La tempête s'accroît, les nuages s'alourdissent,
Les ténèbres sont descendues comme un ciel de plomb,
Les assauts du vent sont toujours plus forts,
L'ennemi audacieux s'approche de plus en plus.
On bat l'alerte dans les palais, dans les masures.
Les éclairs sillonnent le ciel de traînées de feu,
On entend la colère divine dans les roulements du tonnerre,
Qui nous menace de jugement, de condamnation à mort.
Qu'est-ce qui nous attend dans le futur ? Chaque jour plus pénible.
Les gens sont devenus sauvages, ils ont l'air de bestiaux. On ne peut rien réussir,
aucun but raisonnable, On ne trouve nulle part le salut de la sauvagerie humaine. Il
arrive le temps d'épreuves épouvantables. La famine nous menace, partout
l'angoisse augmente, La colère de la révolte devient insurrection,
Tous les malheurs tombent sur mon peuple natal.
Qui en est fautif et sera responsable ?
Le Pouvoir ou l'État, ou bien nous-mêmes ?
Mais le coeur sent qu'en oubliant la lumière,
on descend la pente, et nous n'éviterons pas la nuit.
La pauvre Russie périt et s'éteint.
C'est douloureux et vexant, mais il est impossible d'y remédier.
Les éléments menaçants se sont trop déchaînés
En balayant le tout et en nous détruisant.

Leonid Athanacief.

C'est ainsi que le poète définit notre présent. Et moi qui, pensais avoir terminé ma vie et qu'il ne me restait qu'à fermer tranquillement les paupières. Au lieu de cela, ce que j'ai dû supporter ! Comme notre repos est encore lointain ! Je suis de nouveau toute seule, abritée dans une seule pièce chez de bonnes gens, le Docteur COGNCHINE et sa femme, à Voltchansk, Je n'ai plus aucune nouvelle depuis trois mois de trois de mes enfants et je me suis tourmentée beaucoup de leur sort. Ils sont dans un autre état, avec lequel toutes les relations sont interrompues et cet état c'est la Russie et moi je me suis retrouvée à l'étranger, dans la Puissance Théophile d'Ukraine ! Je suis arrivée ici chez ma fille Katia pour vivre dans leur magnifique propriété, Chebekino, il y a de cela neuf mois. Ce départ fut décidé parce qu'à Petrograd il y avait une telle disette et une telle angoisse que mon fils Alexis, avec lequel je vivais, a pris un billet et a arrangé une possibilité de partir parce qu'il disait qu'à tout moment "les Allemands pouvaient arriver". Alors, avec l'évacuation générale et la panique, il serait trop difficile de sortir de Petrograd. À Chébékino il y avait encore pour nous une abondance complète. J'ai occupé ma chambre qui se trouvait à côté de celle de ma fille, mais ma fille Katia était absorbée toute la journée par les soucis du lycée technique (réalnoe outchilichte) dans lequel elle était propriétaire curatrice. Avec un dévouement immense et l'amour de son devoir, elle s'occupait de l'éducation de 90 élèves. Ce bâtiment se trouvait adjacent à la magnifique maison nouvellement reconstruite, Depuis 7 heures et demie et jusqu'à la fin de la dernière leçon, elle ne quittait presque pas l'école, qui entamait sa troisième année d'existence.

Son mari, par contre, était complètement désemparé et se morfondait dans l'inaction. Il était un propriétaire exceptionnel, dont on disait que s'il y en avait eu cent comme lui en Russie, l'état entier aurait été différent, et on aurait rattrapé l'Europe très rapidement. Il ne pouvait plus gérer son propre bien. Tout le pouvoir lui avait été retiré et confié, comme dans toute la Russie, à des gens insensés, des utopistes ou tout simplement à des vauriens et des traîtres à leur pays. C'était au début du mois d'août et la révolution durait déjà depuis cinq mois. La situation empirait de jour en jour. En automne, toute la récolte fut obligatoirement rendue au pouvoir bolchevik. On n'a laissé que l'indispensable pour la subsistance. Les semailles furent tant bien que mal réalisées. Mais les paysans avaient bien réussi à cacher leur blé et ne le vendaient pas. Tous les prix, les salaires, augmentaient d'une façon insensée. Par exemple, au mois d'août, on a décrété qu'il fallait payer tout le monde selon les barèmes de Kiev. Ce calcul se rapportait aux ouvriers des sucreries, mais les autorités avaient décidé que puisque les REHBINDER étaient propriétaires d'une sucrerie, tous leurs employés devaient être augmentés. Ainsi, les blanchisseuses qui touchaient 40 ou 50 roubles par mois logées et nourries devaient recevoir l'augmentation avec rappel de cinq mois, ce qui leur faisait 200 à 500 roubles chacune. Et de ces blanchisseuses, il y en avait, il me semble, neuf, parce que l'on assurait le blanchissage des trois maisons des propriétaires, et aussi d'une multitude d'employés, car d'après le système des REHBINDER, tous les travailleurs avaient droit aux meilleures conditions d'existence.

Malgré tout cela, la vie dans notre maison se déroulait normalement et on ne prévoyait pas le danger.

Le deux novembre, pour la première fois, j'ai entendu des voix inconnues dans le vestibule. Je suis sortie sur le palier et plusieurs personnes tenaient une conversation arrogante avec mon gendre. Ensuite l'un d'eux cria : « Je donnerai l'ordre de vous fusiller ». Mon gendre a répondu tranquillement : « fusiller, vous le pouvez, évidemment, mais il faudrait une raison »

Je suis descendue dans le salon, et on a commencé une conversation tout à fait insensée. Il est apparu que le hooligan qui était le commissaire du district ne savait pas ce qu'il voulait dire, et c'était mon gendre qui le questionnait pour définir exactement ce dont il avait besoin. Ensuite ils ont mis le grappin sur les plus belles des quatre automobiles de Chébékino, mais l'homme voulait expliquer un autre but de leur visite et ne savait pas le faire. Puis il est reparti « pour assister à la réunion du comité local tandis que l'un des autres, voyant que la table était déjà servie pour le souper a dit : je ne mange jamais avec les bourgeois ». Mais trois ou quatre de leurs camarades sont restés pour souper. On a renvoyé les enfants et les gouvernantes dans les chambres, à l'étage. Au souper, il y avait les propriétaires, moi, ma nièce KARTZEFF et encore quelqu'un. Ces trois invités se conduisaient d'une façon impossible. Ils ont sorti de leur poche une bouteille de liqueur et l'ont bu tout seuls, car nous avons dit que nous ne buvions pas de spiritueux. "Comment donc, vivre dans une maison comme la vôtre et ne pas boire ! Mais je dois dire que j'ai déjà vu des maisons qui ne sont pas comme la vôtre. J'ai déjà été dans tous les palais de Petersbourg. - Chez les YOUSSEPOFF, ce que nous avons bu comme bouteilles de vin centenaires etc, etc." Il se trouve qu'il avait été chauffeur sur l'un des navires de la flotte de la Mer Noire. « Toute ma vie j'ai souffert. Maintenant je travaille jour et nuit pour le peuple. »

Bientôt on est venu les chercher du comité, et ils ont vidé les lieux. Le matin, ils sont partis avec notre automobile. Après cet événement, nous n'avons pas eu de semblables visites, mais en général l'impertinence des bolcheviks et des gardes rouges augmentait. Dans la maison de Nicolas Alexandrovitch, frère de mon gendre, on a renouvelé les perquisitions. On cherchait

soi-disant des armes. On a perquisitionné aussi chez nous en juillet, mais avant mon arrivée. Ils étaient surtout insolents avec le comte KOUTAÏSSOFF (frère cadet de tante Lizi). Ils vidaient constamment son coffre en se disant avec ironie « ça, c'est un comte et général". Quand il leur disait "mais vous avez déjà cherché, je vous ai déjà dit que je n'avais pas d'arme", ils criaient "tu mens !" ce qui le mettait évidemment hors de lui. Bientôt ils sont revenus pour emporter tout le vin de la cave, et ils l'ont bu sur le champ. La beuverie a duré toute la nuit. Puis ils ont emporté toutes les confitures et les conserves. Ils ont emmené des chevaux. Une fois ils ont même fouillé Nicolas Alexandrovitch lui-même, puis ils se sont installés et ont exigé qu'on leur serve à souper. Les paysans, ayant pris connaissance des décrets de Lénine, depuis longtemps pillaient les fermes de la propriété. Les dommages se chiffraient déjà par millions. Mais pour assurer le fonctionnement de la sucrerie et pour pouvoir payer les salaires aux employés, on obtenait à grand peine des emprunts. Ainsi, l'endettement de la propriété augmentait par millions avec une rapidité incroyable. Mais la vie dans la maison continuait dans l'ordre. Sept enseignantes, deux prêtres et deux professeurs continuaient leur enseignement dans l'école. Quand on a décrété l'interdiction aux enfants de lire les prières avant et après les études, les enfants ont demandé eux-mêmes de se réunir "pour la prière dans un autre bâtiment, dans une maison privée. Ils venaient quotidiennement à sept heures et demie dans notre salle, lisaient leurs prières et ensuite retournaient à l'école par le corridor intérieur. Pendant le carême, il a fallu arrêter les études pendant trois jours pour fêter l'anniversaire de la révolution. Il y a eu un défilé avec drapeaux, et entre autres, une pancarte avec l'inscription "mort aux bourgeois", mais il n'y avait pas d'entrain, l'un des meneurs locaux a conseillé de faire la salve non pas en l'air, mais de tirer dans les réverbères. On a immédiatement brisé l'énorme lanterne qui éclairait l'entrée du pont et le tournant vers nos maisons Mais tout le monde a compris combien c'était bête, et après cela il n'y a plus eu de destructions. Tous les soirs il y avait des meetings avec toujours les mêmes paroles qui ennuyaient de plus en plus l'assistance. On a commencé à parler de l'approche des Allemands. Le carême est arrivé. Pour la deuxième fois on a fait venir dans la maison de Nicolas Alexandrovitch la hiéromoine Séraphin, de Bielgorod, pour qu'il officie pendant la première semaine du carême dans leur église privée. Nous nous sommes tous confessés et avons communié. Je me sentais mal, alors j'ai déménagé pour de bon dans la grande maison (où était l'église). Les services étaient magnifiques. Le père Séraphin officiait très bien et le choeur qui chantait avait été organisé par les soins de N.N. MANSOUROFF, mari de la soeur des frères REHBINDER. Ce choeur était constitué d'amateurs qui chantaient les motifs attendrissants des services de carême. Je suis retournée dans notre maison seulement pour la semaine suivante et on m'a caché que pendant mon absence il y avait eu des nouvelles alarmantes. On a su que les gardes rouges avaient l'intention d'arrêter Nicolas Alexandrovitch mon gendre et quelqu'un des MANSOUROFF. On leur conseillait de partir, mais Nicolas Alexandrovitch a déclaré qu'il ne le ferait pas les MANSOUROFF hésitaient à fuir, et mon gendre aurait voulu partir, mais pour sa famille, cela était physiquement irréalisable, à cause de la surpopulation de cauchemar dans les trains. Et si on partait avec des chevaux, on devait traverser des régions très mal famées. Et de partir en laissant la famille à Chébékino, mon gendre a eu peur à cause de l'âge des petits enfants. Bientôt ont apparu des gardes - Juges, et comme on nous l'a dit, ils ont constaté que la population : n'approuvait pas leur intention d'arrêter les propriétaires. Il nous a semblé que ce calice nous était épargné. En attendant, le printemps qui avait tardé a commencé à reprendre ses droits. Le temps était chaud et ensoleillé. Les enfants nous rapportaient avec émerveillement des violettes, des proleski (fleurs semblables à des perce-neiges, mais bleu clair - BR) et autres fleurs. Mais on commençait déjà à attendre la pluie, car le printemps se révélait trop sec, ce qui n'était pas favorable aux semailles. J'étais aussi tourmentée par l'absence de nouvelles de Kiev, où il paraît qu'il se passait des choses horribles. Je n'avais pas non plus de nouvelles de Moscou,

où ma fille Briantchaninoff, avec son mari et ses deux filles, subissait une famine qui s'aggravait. Ni de Petrograd, de mon fils aîné et de ma soeur. Du Caucase, de mon second fils et de sa famille, il n'y avait pas de lettres. Pourtant, de ceux-là, j'ai eu une nouvelle verbale. Mon fils cadet, qui est arrivé de là-bas pendant la Maslenitza (semaine avant le carême), fut retenu chez nous à cause de l'interruption des communications entre l'Ukraine et la Russie du nord. Mon gendre était au désespoir en voyant que la débâcle continuait de s'accroître. Il attendait les allemands et se demandait s'ils arriveraient à temps pour sauver au moins quelque chose de ses efforts de vingt-deux ans de travail acharné. Ou bien le tout, les forêts, l'usine, la récolte, tout allait périr détruit, volé, abîmé par la haine insensée d'un peuple inculte sous l'influence de ses instigateurs criminels et leurs agitateurs. Entre temps, nous avons eu la visite des membres du comité local (Dostal, Liventsoff et encore deux de leur bande,) des bolcheviks et toutes sortes de brigands.

Et voilà qu'est arrivé le terrible jour du 22 mars, jeudi de la troisième semaine du carême. Plus tard, j'ai appris que peu avant midi, mon gendre était assis dans son cabinet de travail avec le docteur, et tout à-coup il s'est levé précipitamment et s'est approché de la fenêtre et il a dit : "Regardez, de nouveau ces gardes rouges sont ici, il faut avertir BRONSTEIN (Bronstein était un fondé de pouvoir juif et soi-disant cousin de Trotski, qui était aussi un Bronstein - BR). Le docteur a vu par la fenêtre cinq personnes à cheval, armées de fusils et de sabres, près du perron de la grande maison et il l'a signalé par téléphone au bureau du comptoir. Il a appris que ces gens étaient depuis le matin à Chébékino, qu'ils étaient venus pour chercher du fourrage que l'on était en train de leur débiter, selon les ordres du conseil local évidemment de l'économat des REHBINDER. Et nous n'en avons rien su et après le repas de midi, nous sommes partis chacun de son côté, comme d'habitude. A deux heures, mon gendre est parti pour faire une promenade dans le jardin. S'il avait eu l'idée de partir et de se cacher quelque part, comme l'ont fait plusieurs personnes avant l'arrivée des Allemands, ce que nous avons appris plus tard, il aurait pu être sauvé. Mais lui, en revenant de sa promenade, alors qu'il approchait de la maison, fut accosté par un homme habillé en soldat, qui lui a posé la question : "Êtes-vous le propriétaire ici ? Oui - Eh bien nous sommes venus vous chercher. On contrôle tous les documents. Le commandement est transféré de Bielgorod à Niegogol (station ferroviaire - BR) et vous avez l'ordre de vous y rendre pour présenter vos documents. Passez dans l'autre maison. Tout le monde y est rassemblé et les chevaux seront prêts dans un moment." Le soldat l'a accompagné avec sabre au clair jusqu'à la maison de son frère où il a trouvé les autres soldats, son frère, son beau-frère MANSOUROFF prêts au départ. Les soldats ont dit qu'il ne fallait aller que jusque la gare de Niegogol et que vers le soir, tout le monde serait de retour, "Mais laissez-moi dire adieu à mes enfants, a dit mon gendre. Ayant entendu du mouvement dans la maison, je suis sortie dans le couloir et j'ai appris ce qui se passait. J'ai vu de loin mon gendre qui embrassait tendrement sa femme, puis il est passé dans une des chambres où deux des enfants étaient alités parce qu'ils n'étaient pas encore guéris complètement, puis il est allé dans la partie éloignée de la maison où son fils le plus jeune n'était pas encore levé de sa sieste de l'après-midi. J'ai rencontré ma fille, qui ne me paraissait pas inquiète, mais seulement agacée. Elle m'a dit qu'ils allaient à Niegogol pour vérifier les documents encore une fois, et puis elle est partie vers la grande maison. Je me suis mise à la fenêtre et j'ai vu que mon gendre habillé d'un manteau et en casquette y est allé aussi, accompagné par un soldat. Sur ce perron, il y avait déjà un attroupement - cinq ou six cavaliers, tous les habitants des trois maisons et plusieurs employés des différents services. Deux équipages étaient prêts au départ. L'aîné de mes petits-fils est venu me rejoindre» mais je lui ai conseillé d'aller vers les autres, près de sa mère, qui devait bien s'inquiéter, malgré la promesse que tout le monde reviendrait avant le soir. Il y est allé. Là, on attendait encore quelque chose. Puis MANSOUROFF est parti en

voiture vers sa maison et il est revenu habillé d'un manteau plus chaud. On est resté encore un certain temps, puis Nicolas Alexandrovitch s'est assis avec le comte KOUTAÏSSOFF dans la première voiture et s'est dirigé vers la sortie de la propriété. Mon gendre a embrassé sa femme et son fils, s'est assis comme d'habitude enfoncé dans le fond de sa calèche, s'est appuyé sur le dossier et a montré à MANSOUROFF de prendre place à côté de lui. Les chevaux se sont mis en route, et après avoir passé devant notre perron ont tourné vers le portail de la sortie. Mon gendre n'a même pas jeté un coup d'oeil sur sa maison, d'où je conclus qu'il n'avait aucun mauvais pressentiment. Il parlait d'une façon animée avec Nicolas Nicolaïevitch. Après avoir tourné sur la chaussée, les deux équipages se sont arrêtés. Deux cavaliers les attendaient déjà. On a attendu la cinquième personne à qui l'on a demandé de se rendre à Niegegol, le comptable TELPE - mon fils Alexis, a ce moment, est arrivé en courant vers moi, disant qu'il voulait aller avec eux à Niegegol pour voir ce qui se passerait. Je lui ai dit "bien sûr, vas-y". Il a couru vers les deux équipages arrêtés. Il a voulu s'asseoir à côté du cocher, sur la voiture de mon gendre, mais dans l'attelage anglais, le siège du cocher est solidement fixé au milieu de la banquette avant. À ce moment, par derrière est arrivé un troisième équipage avec TELPE et encore trois membres du comité des employés qui ne voulaient pas laisser partir les propriétaires sans eux. Alexis s'est assis avec eux, à côté du cocher, mais après avoir fait un demi kilomètre, l'un des cavaliers a arrêté ce troisième équipage et a déclaré qu'ils ont eu l'ordre d'amener cinq personnes et qu'ils n'ont pas le droit de prendre une personne de plus. Il a ordonné rudement à mon fils et aux gens du comité de quitter l'équipage, et tout le monde est parti sans eux.

Plus tard, nous avons appris qu'en partant, Nicolas Alexandrovitch a crié à l'un des laquais : "donne l'ordre à l'usine (la sucrerie devant laquelle ils devaient passer) de déclencher une sirène d'alarme". Mais le domestique n'a pas exécuté cet ordre. L'un des employés les plus fidèles s'est précipité vers le clocher de l'église pour faire "battre le tocsin, mais un autre l'en a empêché de force, disant qu'il ne fallait pas alarmer le peuple pour rien. Il semble que dans le village, on en savait plus que nous-mêmes sur ce qui se passait. Nous avons appris aussi qu'un des cavaliers a dit à KOUTAÏSSOFF "prenez de l'argent, il pourrait vous être utile". Cela signifiait que les bolcheviks, depuis un certain temps, avaient besoin d'argent, et qu'ils avaient l'intention d'exiger des nôtres une grande contribution. On avait parlé avant d'une contribution de plusieurs millions. Mais comme nous nous sommes trompés. Après une heure, ma malheureuse fille a vu les voitures qui revenaient. Elle est sortie elle-même en courant pour demander ce que cela signifiait. "Où sont les maîtres ?" "Ils ont tous été fusillés" fut la réponse du cocher. Elle est restée debout pendant un moment, puis elle est allée dans l'autre maison, à côté de laquelle elle se trouvait déjà.

À ce moment, j'étais dans le lycée et je parlais avec le directeur, ANDREÏEV. Il persistait à dire "comment a-t-on pu les laisser partir?" En rentrant, j'ai rencontré mon fils et je lui ai demandé s'il avait des nouvelles de Niegegol. Il m'a beaucoup effrayée en disant que les nouvelles reçues étaient mauvaises, que ni de Bielgorod, ni de Voltchansk, personne n'a envoyé chercher les nôtres, qu'il semble que ces gens étaient des imposteurs. Très émue, ayant appris que ma fille était dans l'autre maison, je l'ai suivie, et mon Dieu ce que j'ai vu ! Dans la première chambre (celle de Gouriévitch), Sacha, le visage défiguré, courait en tous sens. Derrière lui, Gouriévitch et encore quelqu'un. Ils venaient de lui enlever un revolver avec lequel il voulait se suicider. Au milieu du couloir se tenait Vladimir KOUTAÏSSOFF (deuxième frère de tante Lizi). Sa jambe s'agitait nerveusement en tous sens, on le soutenait et essayait de l'amener à un siège.

Plus loin, le docteur m'a arrêtée en disant : "les nouvelles sont les plus terribles, mais vous êtes sa mère, essayez de préparer et de soutenir votre fille." Je pensais qu'il ne savait pas ce que mon fils Liocha m'avait dit. J'ai retrouvé Katia et je lui ai demandé de ne pas perdre l'espoir. Alors j'ai entendu que la vieille comtesse a envoyé chercher le prêtre pour dire un Te Deum. Mais là, la fille du comte KOUTAÏSSOFF (fille de Vladimir Pavlovitch) a dit: "Quel Te Deum, quand il faut dire la Panikhida (service pour les défunts) !" et personne n'a protesté.

Ma chère Katia m'a fait un signe de tête affirmatif. Elle voulait encore me l'épargner, mais à ce moment, tout m'est devenu clair. Katia et Mara MANSOUROFF sanglotaient en s'embrassant. Mara a perdu son mari et ses deux frères. Sacha qui avait perdu sa mère dans l'année et de ce fait s'était attaché particulièrement à son père, qu'il ne quittait pas en dehors des heures d'étude, souffrait terriblement.

On n'a pas appelé le prêtre, mais ce n'est que longtemps après minuit que nous sommes revenues dans notre maison, où Olga Griegorievna et moi, nous avons persuadé Katia de se coucher pour un moment. Vers trois heures, j'ai entendu de l'animation et je suis sortie dans le couloir, où j'ai rencontré Mania KARTZEFF, habillée, et portant un fichu sur la tête. Elle m'a avoué que Katia l'avait persuadée d'essayer d'y aller dès l'aube. Les cochers ont dit que, lorsqu'ils partaient, on leur a crié "si quelqu'un vient ici avant le matin, il n'emportera pas sa tête !" et même maintenant, les cochers ne consentaient pas à y aller. L'un des domestiques a eu pitié de Katia, s'est habillé en cocher, et a amené devant le perron un petit attelage. J'ai déconseillé à Katia de partir, en pensant que, soit on ne les laisserait pas approcher, soit on les fusillerait, et il fallait aussi penser aux enfants. Mais il n'était pas possible de les retenir. Elles sont parties, mais elles sont revenues au bout d'une demie heure. Devant le comité local, elles ont été arrêtées, bien qu'elles aient dit qu'elles allaient prendre un train à la gare. Quelqu'un les a reconnues et a commencé à crier qu'on allait les fusiller. On a fait virer leurs chevaux et il a fallu revenir à la maison. Si elles étaient passées par un autre chemin vers le "Bor" (forêt située à quatre kilomètre de Chébékino), Dieu sait ce qui aurait pu arriver. À l'aube, le peuple s'y était accumulé et pillait leurs corps. Les assassins avaient pris probablement tout ce qui était dans leurs poches, les montres et le semblable, mais à ce moment, on ne leur a laissé que le linge de corps les chaussures ont été volées par ces vauriens. Évidemment, ils ont dû retourner leurs corps, le sang se mélangeait avec le sable, et collait sur leur visage et sur leur barbe. L'aspect était affreux. Et sûrement que si Katia et Mania avaient réussi à y arriver, le peuple ne les aurait pas laissées vivantes, comme témoins de son comportement.

Le matin, Katia a annoncé aux enfants leur malheur, mais ils ne l'ont pas compris tout à fait. Ils ont pleuré, voyant leur mère pleurer, mais ils se sont calmés, et même consolés.

Et voilà que cette terrible journée a comment à durer, le peuple a interdit d'aller dans le Bor pour prendre les corps en disant qu'il ne l'admettrait pas, et qu'on allait tirer. À cette époque, les soldats venaient de quitter le front avec beaucoup d'armes et de cartouches. Vers les trois heures, on a appris que le prêtre a été sollicité pour aller au Bor et que l'on a autorisé la présence des parents, On n'a pas retrouvé Mara MANSOUROFF et sa fille. Dès le matin elles ont disparu, c'est-à-dire qu'elles sont parties à Bielgorod avec un petit baluchon. A cause de l'état de Sacha, les fils de Nicolas Alexandrovitch n'en ont pas été informés. Je voulais bien y aller, mais j'ai cédé ma place à Mania KARTZEFF, mais j'ai eu la bonne idée de donner à Liocha cinq grands draps de lit pour envelopper les corps. En arrivant, il s'est empressé de le faire avant Katia, afin que l'impression pour elle et pour Mania ne soit pas aussi atroce. Le visage de certains était abîmé probablement par des coups de crosses, Le cou de mon gendre,

à l'arrière, était à moitié coupé. Tout cela, évidemment, avait été fait par le peuple à l'aube, parce qu'il n'y avait pas de sang sur ces blessures il n'y en avait que sur les visages des têtes traversées par les balles. Katia s'est précipité sur le premier des corps - c'était le corps de KOUTAÏSSOFF. Elle le caressait en disant « Pourquoi, pourquoi ont-ils fait cela ? » Liocha avait recouvert le corps ne laissant voir qu'une main, laquelle, d'après lui, était si douce et bonne. Mais elle a été impressionnée parce que sur cette main, il y avait du sang. Mais Liocha lui a dit que c'est probablement le sang qui a coulé de la tête, et que la fin a dû être instantanée. Pendant les premières minutes, le peuple s'est apaisé, mais bientôt il est redevenu agressif et a commencé à faire des remarques les plus méchantes, parlant de "buveurs de sang etc." et quand le prêtre a voulu commencer la Panikhida, ils se sont mis à crier et à l'interdire en disant qu'eux-mêmes, à la guerre, on les enterre sans Panikhida.

Une longue fosse a été creusée, mais personne ne voulait y descendre les corps. C'est Liocha qui est descendu dans la fosse, ainsi que deux ou trois vieux gardiens de l'église. Avec la plus grande difficulté et avec l'assistance de Katia et Mania, ils ont réussi à descendre les corps et à les déposer autant que possible les uns à côtés des autres. Quand Liocha n'a pas pu soutenir l'énorme corps déjà enflé de Nicolas Alexandrovitch, le corps est tombé sur le fond de la fosse, on a entendu des rires et des exclamations affreuses. Finalement, les cinq corps furent enveloppés dans des draps et déposés dans la fosse.

Alors le prêtre a demandé s'il pouvait lire la prière pour les défunts « Non, non, il ne faut pas » se sont fait entendre des voix. On, dit que ce terrible état d'esprit était maintenu par un groupe de soldats et de matelots qui sont arrivés exprès pour cela de Bielgorod. Alors mon fils a dit : "Orthodoxes, que faites-vous ? Mais c'est une prière qui pardonne les péchés. Vous-mêmes, vous allez mourir. Celui qui est pour la prière doit lever la main !" Alors se sont fait entendre des voix "Lisez, lisez ! Le prêtre, d'une voix tremblante, a commencé à lire les prières en se hâtant et avec confusion, puis il a aspergé les corps, et ensuite Liocha et les deux ou trois vieux ont refermé la fosse. Personne d'autre ne voulait le faire. Mais la plupart des paysans présents n'osaient pas le faire ni aider à le faire. Une femme s'est frayé un passage et a dit à Mania doucement entre les dents "Mais partez, partez plus vite". L'état d'esprit de la foule devenait de plus en plus excitée. La pauvre Katia, en se mettant dans le phaéton a dit seulement "Je vois qu'un homme peut tout supporter" puis "Peut-on encore après cela vivre en Russie ?"

La nuit a passé dans l'angoisse. Et, dès le matin, on a entendu des nouvelles selon lesquelles on disait dans le peuple "Nous en avons terminé avec les maîtres, mais les nids demeurent il faudrait leur faire un sort.

Et voilà à quatre heures, on a avancé deux phaétons attelés avec des chevaux de l'écurie de service, (il y avait à Chébékino deux écuries : l'une pour les chevaux des propriétaires, et l'autre pour toutes les autres besognes : la « razgónnaïa » (que je traduis par "écurie de service", ses chevaux étaient plus ordinaires. BR) Les cochers ont refusé de conduire. Finalement, Gavril, celui qui a aussi emmené mon gendre a dit qu'il ne laisserait pas sa patronne partir sans lui. Il s'est mis sur la banquette avant. L'autre phaéton fut conduit par quelque adolescent. Katia avec les deux enfants (Mara et moi-même et derrière eux Liocha avec l'aîné Alek sont partis de Chébékino où exactement 17 années auparavant, on accueillait si chaleureusement les nouveaux mariés, et où pendant toutes ces années et avec tant de dévouement pour leurs devoirs et avec une telle bienveillance envers leur entourage, ils se sont dépensés pour le bien de toute la région.

Après le départ de Katia et des enfants, après une heure et demie ou deux heures qui, pour moi, je l'avoue, furent très pénibles, on est venu me dire à l'église pendant les vêpres, car c'était la veille de l'Annonciation et le jour de la fête de la Ste Croix, que le téléphone a transmis la nouvelle de la bonne arrivée des nôtres à Voltchansk - "Gloire à Toi, Seigneur, gloire à Toi !"

J'ai passé plusieurs jours dans notre maison, malgré toutes sortes de mauvaises nouvelles, d'après lesquelles on pillait les propriétés, mais chez nous paraît-il, il y avait "une garde" et on nous persuadait (Olga Grigorievna emballait fiévreusement tout ce qui appartenait aux REHBINDER après leur départ) de ne pas nous inquiéter, que tout serait conservé. Malgré cela, les perquisitions de ces bolcheviks dans toute la maison devenaient insupportables.

De plus il semblait que l'on entendait, du côté de Bielgorod des bruits de canons, de grosses pièces. On disait que les Allemands étaient proches, et tous nos comités ont commencé à s'inquiéter. Bientôt, après la messe, j'étais en train de fermer à clef ma valise et mon petit coffre parce qu'on me demandait d'aller à Voltchansk, la vie étant devenue trop inquiétante. La nuit, on ne se déshabillait pas et nous avons veillé chacun quatre heures. Et voilà que je sors sur le palier et que j'aperçois un groupe de nos "protecteurs de la garde rouge" qui sont en train de vider tous les habits d'hiver que la pauvre Olga Grigorievna avait emballés avec tant de peine. Elle était présente, toute pale. Ensuite, ces brigands sont passés dans la chambre où je dormais et où étaient préparés, en cas de fuite, mon manteau, les galoches et le sac avec mes objets de valeur. Ils se sont dirigés tout droit sur ce sac et se sont mis à le vider sous mes yeux et à fourrer dans leurs poches mes broches mon or, mon magnifique cachet, en marmonnant "des couronnes comme ça, on ne peut pas les laisser »; Puis ils ont vu une miniature "Et ça, c'est Alexis ?" "Mais non, c'est mon fils" "Non, c'est Alexis !" » Finalement, les miniatures ne les tentaient pas, mais les cuillères en argent, mon service de voyage etc, tout a disparu dans leurs poches. Quand ils ont sorti l'icône de St Pantéléimon, qui m'a été léguée par mon oncle j'ai crié "Comment osez-vous toucher à cette sainteté ?" "Ne crie pas, vieille, ou bien nous te fusillerons !" J'ai eu peur qu'ils ne commencent à me fouiller, et après avoir pris les choses indispensables, manteau et chaussures, je suis partie chez ma compatriote de Tver, la femme du directeur de l'école agricole. Après cela, notre "garde" est revenue pour prendre encore des effets d'homme ; ils ont déchiré différents portraits, probablement par un excès de patriotisme, même les portraits à l'huile des ancêtres en uniforme de cérémonie, puis ils ont pillé encore, mais en somme des objets sans valeur. Malgré cela, tous les membres de la famille ont dû quitter la maison, et notre petit Michel, que Katia n'a pas osé emmener de Chébékino, où il profitait tant de la vie, dans la ville poussiéreuse de Voltchansk, fut emporté par la fille de sa Niania. On l'a déguisé en petite fille et emporté à quatre verstes (Km) dans la « khata » (maison paysanne en Ukraine) de sa famille mais elle ne pouvait pas le porter elle-même parce qu'on aurait pu ainsi le reconnaître.

Depuis un certain temps, Michel se promenait dans une calèche avec sa Niania à travers tous les environs. Quand je trouvais que c'était une grande gâterie, mon gendre disait : Qui sait ce qui l'attend. Laissez-le profiter maintenant de son plaisir préféré !

Après les pilleurs, les employés inférieurs aussi ont commencé à faire main basse sur tout ce qui était à leur portée, jusqu'à ce que "quelqu'un du comité" ait posé les scellés sur la maison évacuée.

Trois jours plus tard Katia m'a fait savoir que je devais aller à Voltchansk chez eux, dans l'appartement des KOLOKOLTZOV qui se trouvait dans la maison en face du lycée de

jeunes filles dont Alexandra Vassilievna KOLOKOLTZOVA était la directrice. En y entrant, j'ai vu une multitude de divans qui formaient la plus grande partie des meubles de ce petit appartement. Le propriétaire, Basil Griegoriévitch KOLOKOLTZOV, était un célèbre dirigeant du « zemstvo » (assemblée des élus des propriétaires terriens) de Voltchansk. Il avait l'habitude de réunir chez lui des personnages dont il avait besoin pour la discussion des affaires locales, et pour cela, les personnes qui venaient des autres villes trouvaient un gîte chez lui grâce à ces nombreux canapés. Le jour, ici, on discutait des problèmes importants pour les réunions de zemstvo et aussi d'autres assemblées. Ce sont ces gens magnanimes qui nous ont cédé leur propre appartement, et grâce à leur intelligence et leur gentillesse, Katia a pu supporter ces jours terribles. Elle a même pu arranger les examens des aînés des enfants. Quand des chariots apportaient quelque chose de Chébékino, les enfants en profitaient pour s'approcher de "leur" vache et de "leur" cheval. Auparavant, tout cela avait été si éloigné d'eux à cause de l'immensité de la propriété.

Les journées se suivaient, et pendant la semaine des Rameaux, grâce aux Allemands qui avaient déjà occupé Chébékino depuis un certain temps, on nous a fait savoir qu'il était possible de faire les enterrements de nos chers martyrs. Sauf Michel, nous tous, ainsi que les fils de Nicolas Alexandrovitch, qui avaient été hébergés à Voltchansk chez le couple du bon Docteur KONCHINE, nous sommes revenus dans la maison de Nicolas Alexandrovitch où habitaient cinq officiers allemands, tandis que dans notre maison on logeait vingt-huit personnes et plusieurs ordonnances, Les infirmiers de leur régiment ont dit qu'ils ont dû, déjà, pendant la guerre, rechercher et déterrer tant de tués allemands, qu'ils se sont engagés à tout préparer pour le transfert des corps du Bor à l'église. On pensait le faire dès le soir, et ensuite, le samedi de Lazare, transporter les corps et les enterrer. Mais c'était très contrariant de savoir que les cercueils devaient rester toute la nuit dans la glace. Et voilà que Liocha, qui est allé dans le bois, a dit par téléphone que tout a été si bien fait que l'on pouvait déposer les cercueils dans l'église le soir même.

Vers neuf heures du soir, on a entendu la rumeur "On les amène !" Nous sommes tous sortis dans la rue obscure (à cause de la lanterne brisée du 2 mars. Le clergé y était déjà et quelques personnes du peuple, surtout des enfants. On a attendu longtemps, car il y avait un arrêt quelque part, et on craignait un scandale possible. Mais voilà que dans l'obscurité, on entendit sur le pont le bruit de charrettes lourdement chargées et l'on vit apparaître, dans la nuit étoilée, le contour d'un énorme cheval sous la douga (arc de limonière - BR), puis la deuxième et la troisième charrette portant les cercueils immenses, sont passées avec fracas. Le prêtre a commencé à réciter les prières pour les défunts et le chœur s'est mis à chanter. Katia et moi-même, nous avons laissé passer la première charrette et nous avons suivi la deuxième.

Les cercueils étaient magnifiques, confectionnés à Chébékino avec du chêne fumé, d'une forme très belle. Les employés les ont portés dans l'église et les ont déposés sur des tréteaux décorés avec des branches devant les « portes royales » (c'est le grand portail à deux battants au milieu de l'iconostase) N.N. MANSOUROFF (mais moi-même je me souviens qu'au centre ce n'était pas oncle MANSOUROFF mais oncle Kolia père de Sacha, mais cela est sans importance - BR) à droite de lui, notre cher Sendy, et à gauche, N.A.I. REHBINDER. Dans le deuxième rang, à droite, le comte KOUTAÏSSOFF et à gauche, le pauvre TELP. Sa femme, en sanglotant, s'est tout de suite approchée du cercueil. C'était Marie Griegorievna, dont la soeur, Jully, avait été la gouvernante de mes petits-enfants (filles de Boris - BR) Certains des employés se sont bien dévoués, et ils ont vraiment tout bien arrangé, mais

plusieurs avaient peur de manifester leurs condoléances, ce qui attristait lourdement ma fille : "Avec tout ce qu'il a fait pour eux, ils ont peur de m'approcher" disait-elle d'une voix faible.

Pendant toute la nuit, selon mon désir, nous sommes restées dans l'église, lisant tour à tour le livre des Psaumes, d'après ma répartition. Après 5 heures, j'ai persuadé Katia de rentrer pour se reposer en lui promettant que Mara et moi-même nous ne nous éloignerions pas de nos chers défunts, et lirions des prières.

Vers le matin, certaines personnes sont venues pour s'incliner devant les défunts, mais seulement les employés et aussi quelques particuliers. Quant aux paysans de Chébékino, ils n'ont pas assisté à l'office des morts, ni à l'enterrement. Trois prêtres chantaient et officiaient très bien. Nos enfants sanglotaient terriblement et de temps en temps, dans leur malheur, ils se précipitaient dans les bras de leur mère qui les caressait et essayait de les calmer. Mais sur son visage inspiré par la prière, les larmes coulaient en abondance, mais on n'a pas entendu de sanglots jusqu'à la fin.

Quand tous les nôtres furent descendus dans leurs tombes et tout fut terminé, on a porté TELP au cimetière du village. Katia et toutes les personnes de notre maison ont suivi à pieds, malgré la poussière et la chaleur. On a attendu la fermeture de la tombe, puis elle est revenue en voiture en même temps que la veuve et sa soeur Julie, autant que je me souvienne, vers les deux heures de l'après-midi. Pour la Semaine Sainte, le Père Séraphin est resté avec nous ainsi que le chœur qui avait été instruit avec tant d'application par Nicolas Nicolaïevitch MANSOUROFF et qui était dirigé par un vieux chef de chœur très sympathique, invité de Bielgorod. Les services religieux furent chantés avec beaucoup de chaleur. Nous avons tous jeûné et fait nos dévotions, et tous les jours, vers les cinq heures de l'après-midi, on disait une panikhida : tour à tour, sur l'une des tombes, une panikhida complète, et sur les deux autres, des "Litias" (panikhida abrégée - BR)

Pour Pâques ne sont arrivés que le Dr KONCHINE et sa femme, et même eux ont failli recevoir un refus, car de mauvaises rumeurs ont recommencé à circuler, d'après lesquelles il y avait un danger pour les fils aînés. Ainsi, le lundi de la semaine de Pâques» Katia avec les enfants, et ensuite moi-même, nous sommes partis à Voltchansk, et plus tard à CHARKOFF. Cette petite (Voltchansk) s'est bien embellie depuis la venue des Allemands. Les rues ont été balayées, et même les gens sont devenus plus convenables. Dans l'hôtel "Central" où j'ai vécu avant la cette semaine des Rameaux, il n'y avait plus de chambres libres et j'ai dû trouver aussi asile sur l'un des divans des KOLOKOLTZOV. Il n'y avait qu'une seule servante et un seul lavabo. Mais Liocha et Alek vivaient dans l'autre moitié de la maison, chez le notaire SALOFF et sa femme, Nous lavions la vaisselle nous-mêmes, et faisons les rangements,.Les enfants parlaient de leurs examens et. Dieu merci, les ont passés avec succès. Nous rencontrions aussi des connaissances des propriétaires qui avaient dû aussi fuir leur domaine : la comtesse GERIKOFF, âgée de 73 ans, chez qui les brigands se sont introduits, l'ont blessée de quatre balles dont deux l'ont touchée et l'une est restée dans elle. Ensuite ils ont voulu l'étrangler mais elle a compris qu'elle devait faire la morte. Alors ils l'ont laissée comme telle et se sont mis à piller pendant une heure en cherchant de l'argent qu'elle devait recevoir des REHBINDER pour une terre qu'elle leur avait vendue. Finalement, la nièce de la comtesse, qui dormait au rez-de-chaussée, a entendu du bruit, elle a compris ce qui se passait et s'est mise faire un bruit terrible avec un tisonnier sur de la ferraille. Ces vauriens ont été effrayés et se sont sauvés, et la pauvre vieille dame qui perdait son sang fut ranimée et ses blessures furent pansées. Nous l'avons vue, déjà guérie, "bien alerte, charmante et très compatissante pour notre terrible malheur.

Le dimanche après la semaine de St Thomas (deuxième semaine après Pâques - BR), j'ai assisté au départ pour Kharkov de Katia avec ses enfants, ses neveux REHBINDER, leur précepteur et les MANSOUROFF. Et moi-même, malgré l'aimable invitation des BYKOFF qui m'appelaient à Poltava, je ne me sentais pas capable d'aller où que ce soit, j'ai déménagé chez les KONCHINE. Chez eux, j'étais dans de très bonnes conditions. Je me levais très tôt, car le sommeil normal n'était pas encore de retour. J'allais dans la Cathédrale pour assister à la messe. Plus tard, je rencontrais quelquefois la comtesse GERIKOFF, son neveu, Kiril CHYRKOFF, avec sa femme, les ZADONSKI, le prince GOLITZINE et sa femme, née SCHERBATOFF, et le frère de la princesse, Serge SCHERBATOFF, tous des réfugiés, comme nous-mêmes, qui ont vécu des jours pénibles, mais pas aussi tragiques que les nôtres. Tout le reste du temps, je m'occupais dans ma chambre et petit à petit, les nerfs et le cœur sont revenus à leur état normal. Ainsi, un mois plus tard, comme tous les nôtres, dans un wagon surchargé de 5ème classe, je suis allée rejoindre Katia pour quelques jours, et ensuite je suis allée chez les BYKOFF à Poltava.

J'ai trouvé Katia toujours aussi calme, mais amaigrie. Elle vivait avec les enfants dans trois chambres de la famille KHAZATSKY. C'était un avoué, un Juif chez qui le pauvre Sendy passait quelques jours, deux fois pendant l'hiver, et pour cela il payait toujours ses deux chambres pendant tout l'hiver. Il louait avec grand plaisir la bonté et la sympathie de tous les membres de cette famille; le père, la mère et les trois filles adultes. Leur fils, un jeune médecin, partait pour l'été à Eupatoria (en Crimée - BR). La vie à cette époque à Kharkov coûtait terriblement cher - 200 roubles par jour, Katia et les KHAZATSKY partageaient les dépenses par moitié. Il est vrai qu'à mon avis, la nourriture était trop abondante pour les temps qui couraient, surtout qu'il y avait à table tous les jours, quatorze à dix-huit personnes.

Mon bagage est arrivé à Kharkov en accompagnement, puis il s'est égaré pendant dix jours avant d'arriver à Poltava, et a fini par arriver, hélas bien allégé ! On voyait que les gens volaient par nécessité. Ils prenaient ce dont ils avaient besoin : une étoffe de laine, tous les essuie-mains, une paire de chaussures et hélas, deux bracelets et deux broches que j'ai eu la bêtise de prendre avec moi. Mais j'étais obligée de porter mon porte plaid moi-même, de sorte que tout ce dont je n'avais pas besoin pendant les trois jours à Kharkov, je l'avais mis dans le coffre.

J'ai passé tranquillement tout un mois chez les gentils BYKOFF. Mais j'étais triste de rester sans nouvelles de mes enfants. Et voilà que j'ai reçu le même jour deux dépêches (télégrammes - BR) L'une de Sonia, annonçant qu'elle partait pour Chébékino et qu'elle arrivait chez moi, et l'autre de Boria, la même chose, mais de Kiev. J'étais très émue, et je suis même tombée malade. Ensuite nous avons passé deux jours magnifiques avec eux, après une séparation d'un an.

25 Septembre : trois mois se sont écoulés et je suis à nouveau en état d'alerte. Maintenant je vis à Kharkov dans un asile pour personnes nobles dans lequel, à cause de la cherté de la vie, il est devenu impensable d'héberger quarante personnes nobles et âgées dans les mêmes conditions qu'auparavant. On a eu l'idée de les "compresser" comme tout car tout le monde se fait compresser actuellement, et de louer à ceux qui le désirent les vingt chambres ainsi libérées pour des prix suffisamment élevés. Ma chère Katia m'a loué une de ces chambres à partir du mois de septembre. Ici je suis très bien, mais ce n'est pas pareil pour mes enfants. Boris a attrapé la grippe espagnole qui faisait des ravages à Kiev, et qui s'est transformée chez lui en inflammation d'un poumon. Actuellement il va mieux, mais on lui conseille de

passer l'hiver en Crimée. Et moi qui venais de leur trouver un appartement à Poltava, où la vie est moins chère et plus tranquille.

De Nika, depuis un an je n'ai pas de nouvelles, et je lis dans les journaux que Kislovodsk est à nouveau occupé par des partisans. Tous les miens sont à Essentouki ; c'est à côté, et Dieu sait ce qui s'y passe quand les villes passent des uns aux autres. Et enfin, le jour avant hier, j'ai reçu une dépêche de mon gendre BRINTCHANINOFF, expédiée de Konotop : "serons Kharkov mercredi soir" c'est-à-dire le jour même. Jusqu'à la nuit, il n'y avait personne. J'ai pris pour la nuit mon petit fils pour qu'il y ait de la place quand les BRINTCHANINOFF arriveront chez les REHBINDER. Le matin, j'ai appris que mon gendre est arrivé avec leur gouvernante et que Sonia et les filles devaient arriver par le "train de l'Ukraine". Et voilà le troisième jour que nous les attendons et Dieu sait combien de temps nous allons encore souffrir. « Que Sa volonté soit faite ! »

Évidemment, le plus grand danger était pour mon gendre. Comme ancien officier et ensuite gouverneur, il était désigné à Moscou pour être fusillé, mais de savoir que ma fille voyage avec ses deux filles et entendre que tous les trains ukrainiens sont terriblement pillés par les bolchevik à la frontière et aussi pendant le trajet, ce n'est pas facile. Et Sonia porte avec elle tous ses bijoux C'est terrible.

Hier, nous avons appris que la Bulgarie a conclu la paix avec les puissances de l'entente et les Allemands écrivent qu'ils sont restés maintenant tout seuls contre l'univers entier et que dans ces conditions, la continuation de la guerre était devenue impossible. Cela veut dire qu'il y aura la paix générale entre les puissances, mais pour nous, à cause de nos luttes internes, où pourrions-nous nous abriter ? Comment dompter notre ennemi interne ?

Seigneur, viens au secours de nous, pauvres malheureux ! Beaucoup sommes nous à nous repentir, jetés à terre devant Toi, pour nos fautes et nos actes arbitraires. « Aie pitié de nous et sauve nous. Eclaire les esprits des gens égarés et apaise les passions de tous et de tout ».

Dimotchka (mari de tante Sonia - BR) est arrivé dans un état affreux. Maigre, maigre, faible et en loques. Il a voyagé sept jours dans un wagon de marchandises, debout parmi des loqueteux, mais on ne lui a rien pris du baluchon qu'il portait. J'apprends que mon frère Serge a quitté clandestinement Moscou. Comme ami de A.D. SAMARINE, il est sur une mauvaise liste. Après une semaine d'inquiétude, nous avons reçu de Kiev une dépêche nous disant que Sonia y est avec les filles, et quand elles se seront reposées, elles viendront à Kharkov. Les chambres que chère Katia a louées depuis longtemps pour eux dans l'asile pour personnes nobles furent enfin occupées. L'aspect des petites filles était effrayant maigres, pâles, avec une expression de martyrs sur ces petits visages au regard effrayé ! Elles avaient de la peine à se calmer par le repos.

Un mois et demi plus tard, l'état d'esprit à Kharkov se mit à se détériorer du jour au lendemain et on a dû faire une croix sur les études des enfants REHBINDER et BRINTCHANINOFF qui semblaient avoir été plus régulières. A Chébékino, après le départ des Allemands et, même quelques temps avant, les affaires ont pris une tournure bolchévisante et bientôt, toutes les personnes dirigeantes ont dû fuir. Il ne restait que Olga Grigorievna qui faisait des efforts désespérés pour sauver au moins quelque chose du mobilier. Katia et Sonia ont pris la décision de partir avant la panique à Novotcherkassk, où Dima s'est déjà trouvé un emploi et aussi, pour toute éventualité, un logement pour les deux familles. On a pris des billets, et justement le matin du jour du départ, on a amené de

Chébékino neuf coffres assemblés et expédiés par Olga Griegorievna. Aucun des employés qui ont fui la propriété, n'a eu l'idée d'aider Katia dans son départ.

Avec Sonia, elle a dû elle-même prendre l'argent des comptes courants, organiser le départ, courir pour chercher les moyens de transport et même, Katia a dû s'asseoir sur les coffres de la première charrette, tandis que la bonne (de Michel, Niounia - BR) était assise sur le deuxième. Les enfants, avec Miss ATKINS et Marie Goustavna (la gouvernante des filles BRINTCHANINOFF - BR) ont pris le tramway. Excepté les bagages, ils avaient vingt objets à porter à la main, parce qu'à Novotcherkassk tout serait nécessaire, car on n'y a acheté que deux ou trois divans, des draps de lit et très peu de vaisselle. Les samovars, l'argenterie, beaucoup de livres, la literie, des provisions, sans parler des sacs et des portraits, tout cela était porté par les bras des dix voyageurs.

Et voilà qu'apparut un bienfaiteur - le vétérinaire P.M. BELIAKOFF qui a décidé non seulement de les aider au départ, mais aussi de partir avec eux.

Le voyage était affreux, avec trois changements de train et des arrêts de 5 à 6 heures, pendant lesquels il n'était pas décidé si on allait les laisser là ou aller plus loin, ou s'il fallait revenir en arrière. Un des trajets a dû être fait dans un wagon à charbon, une autre fois, après une longue attente, le train est arrivé bondé de peuple et il a fallu s'insérer dedans avec toutes les valises. Et cela était déjà sans Piotr Michailovitch, qui avait quelques temps auparavant fait enregistrer les bagages dans un train qui partait pour Rostow et qui est parti avec, de peur qu'ils ne soient arrêtés et que toutes les affaires soient perdues. Finalement, le tout fut livré en bon état à Novotcherkassk. Voilà ce que signifie l'énergie et l'entraide.

Quant à moi, on m'a laissée à Kharkov pendant le temps qu'il fallait pour me trouver une chambre parce que dans le logement loué, il n'y avait que quatre chambres et demie pour douze personnes.

Bientôt, chez nous, le pouvoir fut pris par les armées de Petlioura et en janvier, presque imperceptiblement, elles furent remplacées par les bolcheviks. J'avoue que je me sentais un peu comme le Firs de la Cerisaie - délaissée pour vétusté. J'ai dû quitter l'asile pour personnes nobles. Dans le nouveau logement, comme partout ailleurs, il n'y avait plus de bois de chauffage et nous sommes tous restés dans des chambres non chauffées par 5, 7°. Ce qui était le pire, c'est qu'après le retour de Novotcherkassk de Piotr Michailovitch, on n'a plus eu de nouvelles. Puis, vers le jour de l'an, une lettre a réussi à passer et ensuite, pendant six mois, pas une seule nouvelle de nulle part, jusqu'à l'arrivée des volontaires, qui ont pris Kharkov le 10 juin 1919

C'est-à-dire qu'il n'y avait pas de nouvelles au Sud, mais du Nord, par contre, j'ai commencé à recevoir des nouvelles de mes soeurs de Petrograd et de Moscou et en avril est apparu Liocha, qui venait de Kiev. On lui a pris tout ce qu'il avait et il a même failli être fusillé, mais il a quand même réussi à recevoir un laissez-passer et à me rejoindre. À cette époque, J'ai déménagé dans l'appartement de Katia, où une famille de réfugiés qui s'y est installée le lendemain du départ des REHBINDER et des BRINTCHANINOFF, a eu le temps de passer une scarlatine (cette famille était les ENDEN (l'une des filles, Tania, en est morte - BR). Mais la désinfection fut faite, et je m'y suis installée dans une même chambre avec Liocha

J'ai oublié d'inscrire qu'en octobre, quelque temps après l'arrivée des BRINTCHANINOFF, un beau matin, est apparu chez moi dans l'asile des nobles, mon cher Nika : maigre,

loqueteux, avec un sac en toile sur l'épaule, des chaussures d'été et dans une espèce de manteau violet de Miklachevski ! Quelle joie j'avais de le revoir ! Mais ce qu'il a pu supporter jusqu'à ce jour. Lui-même il m'a promis de raconter cela par écrit, alors je ne dirai que l'essentiel : il a dû "disparaître" : quitter sa famille sans laisser d'adresse. Après l'une des perquisitions qu'ils ont subies à Essentouki, lui et HARTUNG ont dû partir la nuit dans les montagnes où ils étaient entièrement à la merci de montagnards qui leur ont promis de les conduire dans un lieu sûr, mais qui en réalité leur soutiraient leur argent. Cela a duré jusqu'à ce qu'ils ont appris que Kislovodsk a été repris par le régiment du général Chkouro, et ils ont pu revenir après avoir erré cinq semaines. Ensuite, Kislovodsk fut à nouveau pris par les bolcheviks et toute l'intelligentsia a fui avec Chkouro (ainsi que la grande duchesse Marie Pavlovna,)

Deux semaines plus tard, Nika avec Lamsdorf et un prêtre a réussi à pénétrer au Kouban, et ensuite arriver jusqu'à chez moi mais déjà sans argent, sans linge et sans avoir eu de nouvelles de sa famille et de ce qui se passait à Essentouki après son départ. Il a vécu avec moi dans la chambre sur une couchette malgré le fait qu'il pouvait déjà dormir sans oreiller ou tout simplement par terre. Mais il n'avait pas un sommeil tranquille et c'était si pénible de l'entendre gémir involontairement quand il se réveillait et quand il se souvenait des siens. Cinq jours tard, il a décidé de partir pour Ekaterinoslav pour essayer de se procurer au moins une partie de l'argent qu'il y possédait. Je l'ai reconduit en tramway jusqu'à la place Paul, j'ai fait sur lui un signe de croix et puis j'ai vu comme il a disparu dans l'obscurité en allant vers la gare avec son sac de toile sur l'épaule. C'était au milieu du mois d'octobre 1918. (Ici il me semble que ma grand-mère se trompe, car au début de novembre nous y étions encore, cela devait être au milieu du mois de décembre. Elle a aussi confondu les dates de la libération de Kislovodsk par le général Chkouro, car après son départ de Kharkov, oncle Nika est arrivé chez nous à Novotcherkassk et il a passé quelques jours. Puis il est reparti pour rejoindre sa famille. Et la libération de Kislovodsk s'est passée après. Nous avons hébergé les enfants Kapnist dont les parents furent tués et ces enfants furent aussi libérés par Chkouro - BR)

Ainsi, pendant le printemps 1919, j'ai vécu avec Liocha dans l'appartement de Katia à Kharkov. Bientôt il s'est trouvé une chambre séparée dans le n° 16 de la rue Karazine et il a trouvé aussi un emploi dans la coopérative centrale agricole et, comme toujours, il s'est donné à fond à ce travail. La vie devenait de plus en plus difficile. Depuis longtemps, je cherchais à donner des leçons et là, j'ai eu la chance de trouver presque à côté de chez nous des occupations quotidiennes avec une charmante petite fille de dix ans, Nioura Galpérina : deux heures avec elle, une heure avec son frère aîné, pour onze roubles par jour. C'était au moins mon pain quotidien qui a fini par coûter vingt-cinq roubles la livre. Mais ce qui était mille fois pire que la cherté, c'était la peur que nous avions pour nos amis et nos connaissances. Par exemple, encore dans la pension pour nobles, j'ai bien connu et fait amitié avec la famille NOSSOVITCH. Elle était née POUCHKINE. Je l'ai connue quand elle était adolescente, amie de Lili EKK à Tver. En automne, nous nous réunissions tous chez eux pendant les soirées. Il n'y avait pas assez de place pour tous ceux qui désiraient être dans "le club", comme nous appelions ces réunions. On discutait des nouvelles les plus alarmantes et on lisait les articles des journaux les plus intéressants. NOSSOVITCH racontait les épisodes les plus intéressants de son activité judiciaire : la révision de Lensk, (?) le procès de Soukhomlinov, les traits du caractère de PROTOPOPOFF dont la femme était la soeur de NOSSOVITCH etc. Et voilà qu'au mois de décembre, tout notre cercle s'est désagrégé - les NOSSOVITCH ont déménagé chez leur fille LISSOVSKOY, qui est restée seule après le départ de son mari pour rejoindre l'armée des volontaires où il jouait un rôle remarquable. C'est cet événement qui a attiré le malheur chez eux. Une fois, on est venu chez elle pour

perquisitionner, et n'ayant rien trouvé, on a quand même arrêté la jeune dame et on l'a emmenée dans la "Tcherezvitchaïka" (ce mot, créé pendant la révolution, contient le sens de prison exceptionnelle - BR). Un jour plus tard, on l'a relâché, mais on l'a beaucoup questionnée au sujet de son père. Après cet événement, Madame LISSOVSKOY avait peur de rester dans sa maison de Kharkov, et elle s'est arrangée pour partir dans le Sud avec sa fille et sa grand-mère,

Nadiejda Platonovna POUCHKINE, qui était aimée de nous tous. On conseillait aussi beaucoup à NOSSOVITCH de se cacher, mais il disait que dans tout son passé, il n'y avait rien qui méritait que l'on l'arrête, Malgré cela, au milieu d'avril, nous avons appris qu'on est venu le chercher dans la nuit et qu'il est emprisonné avec plusieurs personnes juristes et autres personnes, tout simplement des bourgeois ou des gens riches. Cette prison se trouvait dans la rue Tchaïkovsky, dans une immense maison, presque à côté de la pension pour personnes nobles. Nous avons appris qu'ils sont dans des chambres sans meubles, tout simplement par terre, et que plusieurs n'ont même pas de matelas. La nourriture était apportée par les parents, parce qu'on ne donnait aux détenus que de l'eau bouillante et un peu de pain. Mais très peu de ce qui fut apporté est parvenu à destination. On s'adressait aux parents des détenus très rudement. On criait: "De qui ont-ils besoin ? Chasse les dans la nuque, et si elles ne comprennent pas, tire, il y aura deux ou trois bourgeoises de moins, tant mieux !"

Puis nous avons appris qu'on les a conduits pour des travaux - pour creuser un fossé autour de la maison. On n'a pas manqué de dire qu'ils sont en train de creuser leur tombe. Et c'est vrai ! Bientôt on a commencé à raconter des horreurs indescriptibles. Leur chef, Saïenko, devenait de plus en plus sauvage. Et quand les volontaires approchèrent, et l'on entendit les premiers coups de canon dirigés contre la ville, tous ces bolcheviks ont jeté leurs fusils et ont fui comme des lièvres. Mais avant, les malheureux otages étaient obligés d'abord de se dévêtir pour éviter le travail de déshabiller les morts, et ensuite ils étaient fusillés par dizaines chaque nuit. En ce qui concerne les tortures et les injures, je n'ai pas envie de l'écrire.

Heureusement que NOSSOVITCH avait été libéré quelque temps auparavant grâce aux démarches incessantes, du matin au soir, de sa femme et aussi des personnes qui collaboraient avec lui dans la coopérative où il était pendant les derniers mois employé comme conseil juridique. De nos parents, il n'y a eu que le père et le fils BANTYCH qui ont péri. Ils se tenaient dans les bras l'un de l'autre jusqu'à ce qu'ils furent fusillés. On disait que des centaines de volontaires n'attendaient que l'arrivée de leurs camarades pour les rejoindre et qu'il existait tout une organisation préparée pour cet instant, et que beaucoup d'armes étaient disponibles. On disait qu'il paraissait qu'un des membres organisateurs s'était fait attraper dans une rafle dans le jardin de l'université qu'il avait été fusillé sur place mais que l'on avait trouvé sur lui la liste des participants, et que l'on cherchait des gens pour les amener dans la Tcherezvitchaïka. Je ne sais pas si c'est vrai, mais en tout cas, on ne faisait rien pour la défense des détenus et ils périssaient par centaines, comme des martyrs y à quelques pas de nous.

La première apparition des Volontaires a provoqué une explosion particulière d'atrocités. C'était le ... juillet. La veille, déjà, on entendait des coups de canon, mais moi je n'ai rien entendu à cause de ma surdité. Mais samedi deux bombes ont éclaté en face de notre maison. Après la deuxième, la fumée s'échappa pendant longtemps de la porte du balcon, mais il n'y avait ni explosion ni incendie. Nous n'avons rien vu d'autre. On disait qu'il y avait un affrontement sur l'hippodrome, on a vu porter plusieurs blessés, et on a vu beaucoup de bolcheviks qui fuyaient en descendant la rue Soumskaïa.

Le lendemain, dimanche, on a commencé à dire que les volontaires sont tout près, et qu'à cinq heures ils rentreront dans la ville. Je suis restée à la maison avec la petite ENDEN, car tout le monde y compris sa niania, avait une grande envie d'aller à la rencontre de nos sauveteurs. Le jour commençait à décliner quand Katia ENDEN (la fille aînée est arrivée en courant dans notre appartement en disant que c'était pour chercher de l'argent pour acheter des fleurs. Effectivement elle a offert un magnifique bouquet de rosés à l'un des officiers qui arrivait en tête de son régiment, et qui sembla être très ému par ce geste. Les rues étaient en plein délire. Les gens pleuraient, s'embrassaient et offraient aux soldats ce qu'ils pouvaient, des fleurs, des fruits. Les nôtres sont rentrés tard à la maison ; ils ont raconté ce qu'ils ont vu, dont ils étaient enchantés. Mais hélas, les otages qui étaient encore en vie ont tous été transportés quelque part vers Bielgorod ou Soumy. Je visitai plus tard l'épouse de l'un d'eux, un charmant monsieur déjà âgé, Nicolas Iakovlevitch AFANASSIEFF, très distingué avec son fils et sa femme, fille du docteur GUERTZO, que nous avons connue encore à Tachkent. Malgré tous les efforts pour savoir où il était, et ensuite pour les aider, tout fut en vain, et comme nous l'avons appris plus tard, ils ont tous été fusillés quelque part près de Soumy. Je leur disais qu'il fallait à tout prix essayer de soudoyer les gardes. Effectivement, des espèces de juifs apparaissaient pour leur offrir leur médiation, mais Madame AFANASSIEFF n'était pas aussi énergique que Madame NOSSOVITCH, elle avait peur de nuire à son mari qu'elle adorait. Et voilà, cette catastrophe est arrivée déjà après mon départ de Kharkov.

Quelque temps après l'arrivée des Volontaires, nous avons commencé à recevoir des nouvelles du Sud. Il s'est trouvé que mes filles étaient déjà à Guélandjik, au bord de la Mer Noire. Elles s'y trouvaient déjà depuis le début de février, quand il a semblé que la ville de Novotcherkassk n'échapperait pas à l'arrivée des bolcheviks. J'ai reçu aussi une lettre de Nika, une lettre affreuse. Dara et sa soeur Tatiana avaient été en prison dans une chambre non chauffée au mois de décembre à Piatigorsk, et là, Dara a eu le typhus. Elle n'était pas encore complètement guérie quand, heureusement, est arrivé le général Chkouro qui a chassé les bolcheviks, et les a libérés. Nika y est arrivé avec les troupes de Chkouro. Il avait l'intention de rester à Essentouki, mais Dara y avait tant souffert et elle avait si peur du retour des bolcheviks, quelle s'est hasardée à déménager à Batalpachinsk. La traversée était affreusement difficile, car Dara était encore faible et sa température n'était pas encore normale. Et quand ils sont arrivés à Batalpachinsk, ils ont eu le grand malheur de perdre en trois ou quatre jours leur chère Baby, qui est décédée d'une appendicite. Une fillette magnifique, forte et saine, qui a gardé son esprit jusque la dernière heure et impressionnait tout le monde par ses paroles. Pendant un certain temps elle avait peur de la mort. Puis elle s'est calmée en disant : "Cela ne fait rien. Dieu nous pardonnera !" Et c'était une enfant de six ans. Et dès que sa douleur s'est calmée sous l'influence d'un narcotique, elle est devenue si caressante, que tout le monde fut impressionné.

Quand tout fut terminé, et Dara eut repris ses esprits et ses forces il a fallu se traîner encore une fois sur des charrettes vers Ekaterinodar. Et là, ils ont vécu dans deux chambres jusqu'à l'été, quand on a pu déménager à Aziapa, et Nika fut nommé aide du gouverneur militaire pour les affaires civiles, d'abord à Kertch, et ensuite en Crimée, quand toute la province de Tauride fut libérée des Bolcheviks.

Mon fils Boris m'a écrit aussi. Il se trouve qu'il était à Ekaterinodar avec toute sa famille dans deux chambres. Après le départ de NERATOV à Paris (comme on l'a appris plus tard, il y est allé pour parler à KOLTCHAK par TSF à partir de la tour Eiffel), il a remplacé celui-ci comme dirigeant des Affaires Etrangères.

Je me suis mise à préparer mon départ chez les enfants sans tarder. Après de nombreuses démarches, nous avons été invités par du Ministère de la Justice - SMITTEN - dans son wagon. Nous en avons eu une grande joie et nous sommes arrivés à Ekaterinodar parfaitement bien, malgré le fait que le wagon était de la quatrième classe. Liocha m'y a apporté péniblement un matelas. Les NOSSOVITCH, TVERSKOÏ et encore quelques heureux, avec SMITTEN lui-même, nous nous sommes bien installés. Il est vrai qu'à Rostow sur le Don nous avons manqué le train et on ne nous a pas accrochés au convoi. Mais c'était même amusant d'y rester une journée. A Ekaterinodar, je me suis installée avec toutes mes affaires sur une charrette et j'ai pu arriver pour le petit déjeuner du matin dans la "commune" de la Direction des Affaires Etrangères. J'ai fait la connaissance de Madame NERATOV. Avec Boris, il n'y avait que son fils aîné, Aliocha, qui préparait ses examens de la VIIe classe du lycée. J'avais l'intention de vivre avec eux deux ou trois jours, et puis de partir pour Anapa, pour embrasser Dara et pour pleurer avec elle la disparition de notre chère Baby. Mais cela ne s'est pas passé comme ça. Une heure plus tard est apparu Dima BRINTCHANINOFF, qui venait de Stavropol où il était vice gouverneur. Il partait le soir même vers Novorossiisk et Guélandjik, également dans un wagon particulier. Il a fallu profiter de l'occasion et repartir en voyage. Le lendemain, vers le soir, Dima et moi-même, nous sommes arrivés sur un char à bancs vers la Datcha Frolenko située sur un promontoire dominant la localité. Une jeune fille svelte, qui se dépêchait pour aller aux vêpres, venait à notre rencontre. C'était Natacha BRINTCHANINOFF. Mon Dieu, quelle joie et quel bonheur j'avais de pouvoir les embrasser et de les trouver tous sains et saufs. Dieu est généreux et patient envers nous, pécheurs !

Quelques jours plus tard, je me suis quand même décidée d'aller à Anapa, où je voulais voir Dara et Varoussia avec leurs enfants. Mais je n'ai pas pu trouver Dara. Elle venait de partir à S... (?). Au lieu de trois jours, j'ai passé un mois à Anapa avec Dinoucha et Aliocha, tandis que Théodor était parti avec sa mère. Les enfants préparaient leurs examens. Ils étaient vraiment à plaindre. Il faisait très chaud ; Anapa est une localité sans charme, plate et presque sans verdure. Une seule chose est magnifique, c'est la plage où les enfants pataugent et s'éclaboussent dans l'eau, jouent avec le sable et se dorment au soleil. Dans ces conditions, on ne peut que se reposer et se livrer à une douce farniente, et au lieu de ça, toute la journée était programmée et on manquait de temps pour prendre toutes les leçons prévues.

Après un mois de mon séjour à Anapa est arrivée Alexandra Sergueïevna DOUBASSOVA (Mère de Tante Dara - BR) avec sa fille Tatiana, et j'ai dû déménager chez Varoussia. Elle m'a soignée d'une maladie que j'ai attrapée à cette époque. Quelques jours plus tard est arrivée enfin Darotchka, avec laquelle j'ai pu vivre trois ou quatre Jours. Ensuite je suis revenue à Guélandjik, où je viens d'écrire ces lignes.

Guélandjik est une localité charmante, avec une grande baie pittoresque. La vue est particulièrement belle en regardant de notre datcha sur le village avec une église blanche au fond de la baie. Nous sommes sur son côté sud. Par-dessus la baie bleue, on aperçoit une rangée de montagnes pittoresques parsemées de villas en bas, et couvertes de forêts plus au-dessus. Et si l'on se dirige vers le sud en traversant un champ parsemé de buissons, on se retrouve sur une haute cote rocheuse de la pleine mer, avec sa beauté infinie de couleurs chatoyantes, d'ombres et de lumières, de reflets de soleil, de vagues, de nuages, de houle et d'éclaboussures de crêtes écumantes. Quand le temps est sec, c'est vraiment magnifique, mais quand il pleut, le sol de ciment rend le séjour à Guélandjik très pénible. On peut à peine passer dans les chemins. Les habitants autochtones ont des chaussures spécialement adaptées,

ou plus exactement des sandales en bois avec de hautes planchettes fixées sur les semelles. Ces planchettes sont plus faciles à nettoyer que les semelles quand il s'agit de les décrotter de la boue gluante qui se forme sur sol.

Quelque temps après mon arrivée à Guélandjik, Sonia est partie avec ses deux filles à Stavropol, où Dima a déjà tout préparé pour l'hivernage et les attendait avec impatience. Katia, malheureusement, part souvent à Kharkov pour affaires. Je la plains vraiment. Les affaires sont très importantes. Elle n'y comprend pas grand-chose et à cause des événements, elle ne trouve aucun soutien, ni moral ni financier. Même, aucune personne intelligente ne consent à devenir tuteur des enfants.

Trois mois se sont écoulés. C'est déjà mi-novembre 1919 et la situation générale ne s'est pas arrangée. Au contraire, elle empire. On parlait déjà de la prise de Moscou par nos volontaires, et maintenant ils sont partout refoulés par les bolcheviks. On a déjà rendu Orel, Kursk, et on parle déjà de Bielgorod. Dans ce cas tout est perdu pour Katia. Au lieu d'un redressement des affaires, il n'y aura que d'énormes dettes supplémentaires qui ont été faites pour la remise en exploitation de la propriété dans l'espoir de la récolte et de la production de sucre.

Hier, Nika est venu me voir pour un jour, plus exactement pour une nuit. Il a fait le voyage à Rostow sur le Don et à Taganrog pour élucider sa situation. Jusque nouvel ordre, il reste gouverneur en Grimée, mais pas pour longtemps. La situation devient impossible. Les BRINTCHANINOFF, qui avaient été si satisfaits de leur situation à Stavropol, ont décidé également de quitter et d'avoir quelque chose de mieux ailleurs.

Boris est parti hier pour Paris pour un mois en délégation de la Direction des Affaires Etrangères. J'ai des inquiétudes énormes pour mes deux sœurs, qui sont l'une à Petrograd et l'autre à Moscou. Nous ne savons pas si elles sont en vie, car une multitude de personnes périssent de la famine. Le pain coûte 120 roubles la livre etc. Liocha est resté à Kharkov dans sa coopérative agricole. Il est possible qu'actuellement il ait déjà dû fuir de là et il ne sera plus possible de récupérer nos affaires, les siennes et les miennes.

Ici, il fait un temps splendide, soleil, chaleur. Mais il fait seulement mauvais quand souffle le "Nord ost". Il souffle et vous transperce jusqu'à la moelle des os, et vous êtes transis, quelque soit votre façon de vous habiller.

L'année 1920 est arrivée. Que nous prépare-t-elle ? Mais son début fut lamentable. Il paraît que les bolcheviks ont repris Rostow. Novotcherkassk est déjà sous leur domination. C'est la panique qui se propage déjà ici, car les "verts" deviennent de plus en plus arrogants, et ne cachent plus qu'ils attendent les bolcheviks pour se joindre à eux.

12-15 mars 1920. Je suis sur Antigona, l'une des « Iles des Princes » Voilà où le sort m'a rejetée ! Il faut se rappeler ce qui a précédé cet événement. Ma mémoire faiblit, et il me semble que bientôt, j'oublierai mon nom, comme le cher comte Basil Al. K, (Kapnist ? - BR) qui fut trouvé par une connaissance dans le couloir de l'Hôtel de Russie, à Rome, en discussion avec le valet de l'étage. Celui-ci expliquait : "Monsieur ne peut pas trouver son numéro, et moi je ne le connais pas encore." Mais d'après le nom, vous pouvez bien le trouver " "Oui, mais justement, Monsieur ne s'en souvient pas !" "Ah, le comte K. mais c'est le 18". Cela s'est révélé exact.

Ainsi, à cause des rumeurs au sujet des "verts", qui d'ailleurs se faisaient entendre pendant tout l'été, Katia a décidé de partir pour Novorossiisk, pour se renseigner sur la situation, et au besoin partir à l'étranger avec toute la famille. Le 5 janvier, je suis allée sur le débarcadère en pensant quelle pourrait revenir. Le diacre s'est approché de moi et m'a remis une lettre d'elle. J'ai lu les premières lignes : Venez tous le plus vite possible - il y a une possibilité de partir. Ce bateau reviendra ici demain. Et après-demain encore....(le mot manque - BR)

Nous nous sommes précipités à la maison, et on peut s'imaginer le tumulte que cela a provoqué. Pendant toute la soirée et toute la nuit, nous avons emballé tout ce que nous pouvions, et vers neuf heures du matin, nous étions déjà sur le débarcadère "mit Sack und Pack" (expression allemande qui signifie "avec sacs et paquets" - BR.) Mais le bateau à cause d'un malentendu, était encore en déchargement. Nous sommes restés assis sur nos affaires jusqu'à 10, 11, puis 12 heures. Je me suis sentie si mal que j'ai décidé de rester encore une journée pour rattraper mon sommeil, car dans la lettre de Katia, il était dit qu'à Novorossiisk, je serais obligée de chercher refuge dans le wagon de Maroussia BEZOBRAZOFF, que je connaissais à peine. Je suis rentrée dans notre datcha complètement exténuée, quant à ma valise, mon grand sac et même mon passeport, ils sont tous partis avec Olga Griegorievna et les enfants. Toute la journée je suis restée couchée, Nos domestiques, Niania, sa fille sourde et muette et Dacha, m'ont nourrie avec les provisions que nous avons préparées pour l'hiver (on leur a laissé 10.000 roubles), et le matin, nous avons entendu la première sirène du bateau Lizi, qui était accosté au débarcadère depuis la veille. Tout d'un coup, on a entendu une fusillade éparses, puis des tirs de mitrailleuses, et nous avons appris que la ville était déjà dans les mains des "verts", que les soldats sont passés de leur côté et leur ont livré leurs officiers. Hélas ! Tout s'est révélé exact ! Je m'inquiétais beaucoup pour le Père Wladimir. (C'était un prêtre très estimé parce que dans ses sermons il accusait les verts, et les verts avaient juré sa mort - BR) Vers les deux heures, j'ai essayé de passer vers sa maison, mais j'ai été arrêtée par une foule de vagabonds qui, eux-mêmes, se cachaient derrière la maison au croisement, car il paraît que les balles volaient le long de la rue. Quand j'ai dit que j'avais besoin d'aller sur le débarcadère, ils ont ri, en disant : "Où allez vous ? Voilà la Lizi, elle est au milieu de la baie" Mais ils ont ajouté très sérieusement : "Attendez environ deux heures. Quand tout sera terminé, et nous aurons rétabli l'ordre, vous pourrez partir ou vous avez besoin d'aller."

Il se trouve que ces va-nu-pieds sont devenus nos dirigeants. Deux heures plus tard, la fusillade s'est arrêtée, et j'ai pu sans difficulté pénétrer dans la maison du Père Wladimir. J'y ai trouvé Matouchka (nom donné aux épouses des prêtres) en très grande inquiétude. A ce moment sont arrivées deux de leurs connaissances. L'un s'est même jeté à genoux devant elle en disant : "Matouchka, je vous jure qu'il n'y a pas de danger ; nous avons vu les dirigeants des "verts", et ils nous ont dit que l'on ne toucherait pas à Père Wladimir, Nous venons pour le tranquilliser. Mais où est-il ?" Et lui, depuis le matin, était parti de la maison. Il est resté dans la grange d'un voisin grec, avec le père Archimandrite. L'Archimandrite y est resté, mais le Père Wladimir était trop plein de vie et d'énergie ; il est parti plus loin et a réussi à pénétrer dans l'hôtel chez des officiers. Hélas ! On a appris plus tard que quand les ennemis y ont pénétré par effraction, ils ont emmené notre cher pasteur attaché avec une corde, ils l'ont tiré derrière le coin de la grande rue et ils l'ont achevé avec quatorze blessures, et l'ont abandonné près d'une palissade. Ce n'est que le lendemain matin qu'on l'y a trouvé ; on l'a ramené à la maison où je l'ai vu, déjà dans un cercueil. Son visage, évidemment, était couvert. J'ai pu assister à la première panikhida.

Mais cette première journée de prise de Guélandjik par les "Verts", nous l'avons passée tristement à la maison. Niania et Dacha m'ont apporté de leur soupe, et nous nous sommes

couchées sans nous déshabiller, car nous avons entendu que l'on pillait les datchas. Ils sont venus chez nous en demandant la propriétaire. Dacha leur a indiqué la maison d'à côté. Là, quatre personnes armées de fusils ont commencé à exiger de la propriétaire une contribution, il me semble de 25 000. "Mais j'ai en tout 100 roubles qui me sont nécessaires pour ma nourriture avec ma soeur ! Comment, avec une telle datcha, vous n'avez même pas 25.000 ? Après des altercations bruyantes, ils sont repartis sans même prendre les 100 roubles; mais en la menaçant que si elle les avait induits en erreur, quelle ne se plaigne pas de ce qui lui arriverait.

Le lendemain matin, des coups de canons de grand calibre se sont fait entendre. J'ai tressailli, et en me précipitant dans la cuisine, je disais "nous sommes sauvés" : ce ne sont pas les "verts", mais nos troupes qui sont venues à notre rescousse. On tirait d'un croiseur français, ensuite des troupes ont débarqué et les verts ont commencé à fuir en emportant le butin de leur pillage. Ils couraient devant notre maison pour retourner dans les montagnes. Cet épisode était terminé, mais évidemment, je n'ai pas pu rejoindre Katia. Il a été défendu de quitter Guélandjik par mer ou par voie terrestre, sous peine d'un jugement martial.

Je fus obligée de me résigner et d'écrire à Katia par un sous marin, en la suppliant de ne pas s'inquiéter et de partir. Et moi, je viendrais dès que cela serait possible sur les « îles des Princes » J'étais malade, mais j'ai passé cinq jours soit sur le débarcadère, soit en reconnaissance des possibilités de partir. Finalement, j'ai demandé au Général OUSSOFF de se renseigner s'il y a quelque chose de nouveau, et j'ai appris de lui que le premier bateau partait dans deux heures. Une heure plus tard, j'y étais déjà. Je ne suis passée que chez la veuve du Père Wladimir pour lui dire adieu et prendre une lettre à transmettre à l'évêque.

Le temps était affreux - le Nord Ost soufflait. Le bateau a été vite rempli. Je me suis d'abord installée sur le pont avec mes affaires. Mais une bonne âme, en passant, m'a dit "ma petite vieille, je viens de passer, il y a encore une petite place dans la cabine, près de la porte." J'ai bien fait de profiter de son conseil et je me suis insérée entre un officier blessé et une autre dame, Il n'y avait pas tellement de roulis, mais il y avait un manque d'air terrible à cause du surnombre de personnes, qui venaient de plus en plus nombreuses, en raison du froid insupportable qui régnait sur le pont. Les gens apparaissaient, tout couverts de glace, à cause d'un brouillard givrant, qui formait sur eux et sur les choses, d'abord du givre, puis de la glace.

Au lieu d'une heure et quart, nous avons navigué jusqu'à Novorossiisk pendant quatre heures. Quand nous sommes arrivés, il faisait nuit et on nous a permis de passer la nuit sur le bateau, toujours dans les mêmes conditions d'étouffement dans la cabine, et de gel au-dessus, sur le pont. À sept heures, je me suis mise d'accord avec un porteur pour qu'il porte mon modeste bagage jusqu'à l'appartement de mon fils Boris. Ma chère petite fille, Dolly, sortait déjà pour aller au marché, chercher des provisions. Elle fut très surprise de me voir. En entendant nos exclamations, Boris est sorti, mais Varoussia et Hélène étaient encore au lit. Ils étaient tous très inquiets à mon sujet, sachant que quelque chose de terrible se passait à Guélandjik. Ensuite s'est posée la question de mon hébergement, car ils logeaient tous dans une chambre minuscule, et ce n'est que pour les repas que les propriétaires, des juifs très aimables et riches, leur accordaient la permission d'occuper l'antichambre. Ce n'est que vers le soir que le très bon Anton Robertovitch PENSLINE, chez qui je me suis déjà arrêtée en allant à Anapa, m'a permis de vivre quelques temps chez lui à la demande de Boris.

J'y ai vécu jusqu'à ce que Varoussia m'ait arrangé une possibilité de partir pour Constantinople sur un petit vaisseau, le Kapourtala.

À Novorossiisk, je passais presque toute ma journée chez Varoussia, qui savait mener son ménage malgré la cherté de la vie, mais en dépensant moins, en comparaison avec les autres. Tout l'après-midi et jusqu'à la nuit, on se bousculait chez elle, tantôt ses amis ou ses connaissances, tantôt des personnes qui n'ont pas eu le temps de rencontrer Boris dans son bureau. Je partais souvent pour faire des démarches pour les différents visas, pour mon passeport, et je revenais chez PENSLINE avant l'obscurité, car sa maison se trouvait dans la périphérie de la ville, et y aller le soir n'était pas sans danger.

Quant à Varoussia, elle faisait des démarches énergiques pour m'inscrire sur le départ du premier bateau. Une fois, j'approchais de sa maison quand elle m'a rattrapée en disant qu'un petit bateau, le Kapourtala, devait partir pour les îles des Princes, avec un chargement de réfugiés. Le départ était fixé pour le lendemain à onze heures. Elle me demandait si je désirais rejoindre Katia avec ce bateau. On parlait déjà de la forte pression des bolcheviks sur le front qui avait déjà été repoussé jusqu'à la station Kniajeskaïa, et il était possible qu'ils seraient bientôt ici. Je craignais de ne pas avoir le temps de leur échapper. Nous avons donc tout de suite décidé mon départ. Ils avaient un si grand regret de me laisser partir toute seule, qu'ils étaient prêts à me donner tout ce qu'ils avaient préparé comme provisions et comme linge, car il s'est révélé que pendant le transport des affaires des REHBINDER du quai de débarquement à la mission anglaise, où les enfants ont vécu avant leur départ sur le "Hannover", c'était justement ma valise qui avait été volée. C'était la moitié de mon bagage. Boris a ajouté de sa poche vingt lires turques, ce qui représentait déjà, hélas pour la Russie, 20.000 roubles au lieu de 150. Et voilà que le lendemain matin, ayant pris un fiacre pour 80 roubles, nous sommes tous montés dessus avec mes affaires, et partis vers le débarcadère le plus éloigné. J'avais beaucoup souffert de la goutte pendant la nuit. Malgré cela, j'ai dû clopiner dans un bâtiment pour prendre mon billet, puis dans un autre bâtiment très éloigné pour un certificat médical. Là, un "demi-houligan" a fait un signe quelconque sur mon billet sans m'avoir regardée. Pourquoi n'était-il pas possible, comme je le demandais, que ce soit mon fils, qui leur porte mon billet, au lieu de m'y traîner moi-même ? Ensuite, nous nous sommes approchés du bateau, et il s'est trouvé que personne ne pouvait me suivre. Ce fut un instant très pénible ! Est-ce que nous nous reverrons encore ? En refoulant mes larmes j'ai dû embrasser Sonitchka, Boria, Varoussia et les filles, puis les quitter avec un gentil clergyman anglais aux joues rouges, à qui Varoussia m'a confiée, et qui m'a aidée à descendre sur le pont inférieur, et ensuite dans la cale où il y avait une multitude de coussins et de couvertures. Trois ont formé un matelas, comme dans un carrosse un autre coussin, long me servait d'oreiller, et chacun de nous a reçu trois belles couvertures Je me suis allongée, après avoir mis à côté de moi mon porte plaid, mon carton (à chapeau) et mon panier avec les provisions. Environ trois heures plus tard, je ne sais pas pourquoi je suis remontée sur le pont. Au même instant, j'ai vu ma Sonia qui a réussi à pénétrer sur le "bateau, et là, dans le passage, nous avons pu causer longtemps. J'ai remarqué aussi que Liza Tchébychov était du voyage et que son mari se trouvait à côté de Sonia.

L'air devenait de plus en plus froid, le vent devenait fort, et j'ai commencé à supplier Sonia de repartir, et longtemps après je me suis inquiétée en pensant qu'elle avait pu prendre froid. J'ai oublié de noter que trois jours après mon arrivée à Novorossiisk, le matin quelqu'un des PENSLINE, en regardant par la fenêtre, a dit : "Voilà votre fille Sophie Alexeïevna qui vient !" "Comment ma fille ?" Il se trouve que c'était vrai, et une minute plus tard, j'embrassais ma Sonia. Depuis longtemps ils ont abandonné leur fonction de gouverneur à Stavropol et ont

déménagé à Touapsé. Et ensuite, avec la prise de cette ville par les "verts", ils l'ont quittée avec beaucoup de difficultés. Ils avaient aussi l'intention de partir bientôt pour les Iles des Princes.

Le froid devenait de plus en plus insupportable, et ma chère Sonitchka restait toujours sur le quai, en me regardant, bien que je fus passée sous l'abri du pont et que je lui fis signe de partir. La nuit tombait, j'ai suivi ma fille des yeux jusqu'au tournant de la rue, et je suis descendue dans la cale. Je n'ai pas senti le départ du bateau, mais il s'est mis à rouler fortement toute la nuit.

À droite de moi étaient couchées deux soeurs Bourman, très gentilles, et à ma gauche, une famille soi-disant d'italiens, mais qui ne parlaient même pas cette langue. Il s'est révélé plus tard qu'ils étaient des gens de cirque. L'une des femmes, une jeune mère mignonne, s'affairait avec son nourrisson et a beaucoup souffert pendant les jours suivants. L'enfant avait des aphtes et il ne prenait pas le sein, il criait, le lait montait, et il n'était pas possible de l'aider. Une vieille femme qui semblait avoir été d'une grande beauté, venait la voir. Celle-ci était vraiment italienne. La jeune mère était probablement sa fille ou sa bru, et tous les autres n'étaient que des saltimbanques.

Au matin, le bateau roulait beaucoup, et ceux qui étaient sortis sur le pont racontaient que nous n'avancions presque pas, tandis que le bateau devait aller à Théodossie pour chercher d'autres réfugiés. Ainsi passa, la journée, puis la nuit, et le matin, nous apprîmes que nous étions toujours devant Novorossiisk, à l'ancre. Encore une nuit qui fut terrible. Nous étions projetés d'un côté sur l'autre, comme si la tempête voulait nous arracher de l'ancre. Finalement, j'ai eu l'impression que nous avions cogné un récif ou échoué sur un bas fond. Il s'est trouvé que la chaîne d'une de nos ancres a lâché. Plus tard, nous avons appris qu'un des turcs avait dû plonger dans cette eau glaciale - je ne sais pas ce qu'on a fait avec cette chaîne. Après, on a failli soûler à mort ce turc, tellement on lui a ingurgité de brandy, et le second du capitaine, qui a saisi la chaîne glacée, a eu la peau de la main arrachée.

Le matin, nous sommes revenus à Novorossiisk où, comme on nous l'a dit, tout le monde s'inquiétait de notre sort, car deux autres petits navires ont effectivement sombré à cause de la surcharge de glace due au Nord-Ost. Les nôtres, en ville, n'ont appris que plus tard la nouvelle de notre retour, mais j'étais si exténuée d'être restée couchée dans une cale obscure et ballottée sur le sol par le roulis, que je ne suis sortie sur le pont qu'à grand-peine, à deux reprises pour voir s'il n'y avait pas Sonia, qui arrive toujours et partout. Ainsi, après trente-six heures d'attente, nous sommes à nouveau sortis en mer et nous nous sommes dirigés sur Théodossie. Un jour plus tard, nous y étions. Plusieurs achats, mais j'ai seulement envoyé une carte postale à Varoussia pour la remercier de ses soins pendant les dix jours passés à Novorossiisk et pour rassurer Sonia et Boris sur mon sort. Les soeurs Bourman s'occupaient de moi avec beaucoup de gentillesse, elles m'apportaient la nourriture, (ordinairement du riz cuit à l'eau et aussi, deux fois par jour, du thé avec du pain et des galettes sèches.) On nous donnait aussi des boîtes avec des conserves de viande, mais j'avais la bêtise de ne pas les prendre. On nous donnait aussi du "jam", confiture anglaises, et du fromage. En général, on pouvait être rassasié, mais je maigrissais et je m'affaiblissais tellement, que j'effrayais mes connaissances, et la bonne Princesse Troubetzkoï (la femme de Gricha.), m'a arrangé une place dans une cabine de 2ème classe, passablement médiocre. Après la cale, c'était magnifique, calme ; on pouvait rester près de la fenêtre et lire. De plus, pour aller chercher la nourriture, il ne fallait pas monter d'escaliers, tandis que dans la cale, plus d'une fois, je suis restée affamée pour éviter de grimper en haut et de rester dans la queue. Dans la cabine, avec

moi, il y avait V.P. Gueorguievskaja, soeur de Rogovitch, avec ses trois filles qui m'ont soignée très gentiment. Les deux demoiselles Bourman, de leur côté, s'étaient entichées de l'officier anglais, avec lequel plusieurs jeunes filles essayaient de flirter. Il a fait très froid pendant tout le temps, mais il n'y avait plus de roulis, et finalement, quinze jours après notre départ de Novorossiisk, nous sommes arrivés à Constantinople. Là nous avons été encore une fois arrêtés par un brouillard. La sirène sifflait sans fin. Puis on nous a traînés en désinfection, bien que, Dieu merci, nous n'ayons eu aucune maladie contagieuse. Là, il se passait toutes sortes d'horreurs et des cris se faisaient entendre : "Si on avait procédé ainsi en Russie, on aurait entendu des protestations dans le monde entier !" À cause de mon âge, on m'a laissée sur le Kapourtala. On m'a seulement pris vingt piastres (deux cents roubles) pour me chiffonner deux ou trois choses. Je dis "chiffonner", parce qu'apparemment elles n'ont subi aucune désinfection. Puis nous sommes restés encore une journée ou deux devant Constantinople car quelque chose à Prinkipo n'était pas encore préparé. Evidemment, je ne me plaignais pas car je m'étais habituée à ma cabine et les anglais étaient passablement aimables malgré le fait qu'il n'obligeaient pas les turcs qui composaient l'équipage à nettoyer quoi que ce soit ni à nous aider. Il fallait tout faire soi-même et les "commodités" étaient dans un état affreux. Ce n'était pas un bâtiment de guerre, mais un bateau vétuste, les conduites avaient été abîmées. Il n'y avait de l'eau que pour le robinet du pont inférieur ; elle était froide comme de la glace. Et on ne pouvait pas se laver ailleurs. J'étais tourmentée par les souvenirs de ma femme de chambre que je grondais si elle oubliait de m'apporter de l'eau tiède pour me laver les mains trois fois par jour. Il y avait sur le bateau un grand nombre d'enfants qui se sont bien dépravés pendant les trois semaines de voyage. Le principal plaisir était la possibilité de cuire ou de rôtir quelque chose sur le réchaud braise qui avait été installé dans ce but sur chacun des ponts. On grillait des toasts, faisait réchauffer du lard, du fromage, cuire des kachas. Tout cela n'était pas superflu, car vers la fin, on ne nous donnait comme plat chaud, que du riz cuit à l'eau, heureusement en quantité suffisante, de sorte que nous n'avions pas faim. Et qu'est-ce qui nous attendait à Prinkipo ?

Le prince Troubetzkoï qui était notre représentant et qui voyageait comme tel dans une cabine de première classe, ne répondait rien et prétendait que lui-même ne savait rien. À Constantinople il est descendu à terre et quand il est revenu, il nous a rassemblés en cercle autour de lui et nous a expliqué qu'il avait eu le choix entre deux ou trois lieux pour notre hébergement et qu'il avait choisi l'île Antigona, située entre Constantinople et Prinkipo.

Il se trouve que le choix de notre prince s'est révélé heureux, nous ne pouvons que lui rester reconnaissants de cette décision. Nous sommes sous la domination des italiens, qui sont plus bienfaisants et plus attentifs que les anglais. Évidemment, du point de vue culturel, Antigona est plus modique que Prinkipo, mais en somme, la vie y est plus plaisante. Que sera-t-il demain ?

Pourtant, la première journée fut pénible. On nous a débarqués sur un petit bateau qui nous a amenés au débarcadère. Il a fallu traîner son bagage soi-même. Sur le quai il faisait très froid, un vent glacial soufflait. Nous nous sommes assemblés en troupeau et je me suis assise sur mes affaires. J'avais une grande amertume sur le coeur. Autour de moi on criait, on se disputait. J'ai proposé à Liza Tchébychoff (une "vague" nièce de ma grand-mère - BR) d'essayer de s'arranger pour être ensemble. Une dame de mes connaissances s'est approchée de moi et m'a dit qu'elle avait vu Katia à Prinkipo, mais je n'ai su rien lui répondre. Les larmes m'étouffaient. Que sommes-nous devenus ? Un rassemblement de mendiants, arrivés pour vivre de la générosité des Italiens !

À ce moment est apparu Bogdanovitch, qui était notre commandant. Il criait quelque chose, mais on ne l'entendait pas. Quand j'ai été complètement transie, je me suis faufilée dans la petite salle d'attente. au bout du pont d'embarquement, et quelques temps dus tard, nous avons entendu l'ordre de Bogdanovitch, que cent personnes se réunissent sur le passade. J'ai compris qu'il fallait se mettre aussi près que possible de lui. Un groupe de cent personnes s'est formé immédiatement et il nous a conduits dans l'hôtel le plus proche. On a commencé à nous montrer les chambres. Il y en avait une qui me plaisait, mais elle était pour six personnes. Une autre était pour quatre. Je me suis dépêchée d'y entrer en disant que je suis avec ma nièce, sa fille et leur niania. Bogdanovitch m'a accordé cette chambre. C'est ainsi que j'ai occupé les lieux et j'ai fait venir les Tchébychhoff. Sans tarder on est allé chercher les meubles. Nous avons traîné du pallier un fauteuil et deux chaises, et du balcon une petite table. Une autre table, un lit et une commode s'y trouvaient déjà. C'est ainsi que j'ai vécu plus d'un mois. Lisa Tchébychova est un ange de bonté et elle est charmante dans toutes les circonstances. La petite fille lui ressemble. Mais alors la niania m'a empoisonné l'existence. Elle me détestait parce que Liza ne me laissait pas, comme je l'aurais voulu m'arranger sur le plancher, et elle m'a laissé le lit, Quant à elle-même, avec l'enfant et la niania, elles dormaient par terre, sur des matelas. Le jour, leurs matelas formaient quelque chose comme un divan. Pour elles, c'était la solution la plus commode. Je passais toute la journée assise sur mon lit, dur mais large, sur lequel je pouvais placer toutes mes affaires. À côté il y avait la petite table sur laquelle je prenais mes repas et mon thé. Ainsi, je leur laissais tout le reste de la chambre, mais cette insupportable baba (auparavant elle élevait la volaille manifestait en permanence sa méchanceté en répétant ; "Vous n'avez pas pitié de l'enfant qui gît par terre ?" Elle persistait à me nuire par tous les moyens.

Un mois plus tard, nous étions obligées de nous séparer. Je supportais de moins en moins bien la nourriture et les thés que l'on donnait. Finalement, j'étais si malade que je ne me levais presque plus de mon lit. J'ai beaucoup maigri, et le docteur italien m'a envoyée dans un hôpital qui se trouvait au sommet d'une colline et qui faisait partie d'un monastère catholique. Pour moi, c'était la meilleure des issues.

Environ deux semaines avant cela, les BRINTCHANINOFF sont arrivés sur l'île d'Antigona. Leur voyage avait été très pénible. Bravant un danger énorme, ils ont réussi à s'échapper de la ville de Sotchi. Elle était déjà presque conquise par les bolcheviks, et les employés du chemin de fer ne voulaient pas laisser voyager les bourgeois qu'ils étaient car ils craignaient les représailles. Toute la journée, du matin au soir, Dima cherchait une possibilité de s'échapper en marchant dans la neige jusqu'aux genoux. Finalement, ils sont partis par une voie détournée et quelques jours plus tard, ils purent atteindre Novorossiïsk et s'embarquer avec des réfugiés sur un bateau qui partait sur Constantinople. Mais la santé de Dima n'a pas résisté à cela. Il a eu une pneumonie et il fut débarqué sur une civière et emporté directement à l'hôpital, là où moi-même je fus emportée quelques jours plus tard. Moi j'ai guéri rapidement, mais le climat d'Antigona ne convenait pas du tout à Dima. Il était constamment malade et malgré le fait que nous nous soyons très bien installés dans l'hôtel Splendid, il n'a vraiment guéri que lorsque, sur l'insistance du docteur et d'amis bienveillants, il est parti en Roumanie pour accepter un emploi dans la Croix Rouge.

Je continue huit mois pus tard, en janvier 1921 à Touzla. C'est un camp affreux sous l'autorité des anglais. Et encore on a l'intention de nous expédier quelque part en Serbie, ou plus exactement en Yougoslavie. Là, on nous promet de nous donner une certaine somme d'argent puis - vivez comme vous le pouvez ! Sans parents, sans moyens, que deviendrons-nous ? On espère en la Bonté Divine. Il nous a privés des biens terrestres, mais nous sentons qu'Il ne

nous a pas abandonnés. Que sa sainte volonté soit faite ! Nous avons vécu très bien sur Antigonà. Les Italiens se sont montrés très gentils envers nous, mais ils ont confié notre nourriture et les soins matériels aux grecs qui, comme cela a été constaté, en ont profité pour s'enrichir à nôtre détriment ; mais nous, c'est-à-dire notre famille, nous ne nous plaignions pas et nous ne protestions pas, mais nous remercions Dieu d'avoir échoué ici et non pas à Lemnos, ou plusieurs de nos connaissances sont mortes à cause de privations et de traitements inhumains. Quant à moi, personnellement, je suis très bien, grâce à mon cher Nika, qui est venu exprès pour se rendre compte s'il est possible pour moi de vivre ici. Le dirigeant, le colonel Bestougev, a su qui j'étais et a donné l'ordre à une ordonnance de me conduire avec tout mon bagage (c'est-à-dire avec toutes les choses qui me restent) dans l'unique chambre disponible où je me suis installée. Bien que cette chambre soit un peu humide car le bâtiment est en pierre et que dans deux immenses fenêtres il n'y a qu'une seule ouverture vitrée de 0,75 m et tout le reste est tant bien que mal couvert avec une bâche, je suis mieux que les autres qui sont logés dans des « baraquements presque sans lumière » Quand, il pleut, l'eau coule sur eux à travers le toit sans plafond et le vent souffle à travers des fentes. Et comme exprès, le temps est particulièrement froid, pour cette partie de l'année. Les personnes âgées ne se souvenaient pas d'un temps aussi froid. Le soir, une âme généreuse venait pour allumer mon poêle. Il commençait à faire plus chaud. J'en profitais pour me déshabiller et me coucher dans mon lit, mais à une heure du matin, il faisait à nouveau dans ma chambre, suivant la température extérieure, pas plus de 4 à 7°. A sept heures, il fallait se lever, parce qu'à huit heures, à la cuisine de l'escadron à laquelle Bestougev m'a inscrite, on distribuait de l'eau "bouillante pour le thé. A onze heures, il fallait aller chercher les "produits pour dames", c'est-à-dire un peu de farine, du sucre et du lait, ce qui constituait les gâteries que les anglais accordaient aux femmes et aux enfants. Quant aux hommes, surtout les célibataires, ils ne recevaient rien, excepté un potage, un demi pain et de l'eau chaude deux fois par jour. Les pauvres, ils avaient bien faim.

Nika et Liocha sont venus me voir plusieurs fois. Mais cela était pour eux relativement compliqué, car cela prenait toute une journée et en plus il fallait obtenir une permission. Cela leur causait une grande inquiétude, par crainte que je tombe malade séparée d'eux. J'ai décidé qu'en sacrifiant l'espoir d'être transportée en Serbie, je ne resterai plus à Touzia, et je retournerai à Constantinople, malgré le fait que la vie dans la solitude me plaisait. Je pouvais rester assise en lisant et en réparant mon linge et mes robes que j'avais pu sauver dans l'unique valise qui ne m'avait pas été volée, je pouvais réfléchir sur le sort de tous les miens ou bien me souvenir du passé qui était encore si vivant dans mon coeur. J'ai même trouvé des leçons, de sorte que je gagnais plus que dans l'île d'Antigona. Pourtant, quand il a été annoncé que personne ne sera transporté en Serbie, j'ai préparé mes affaires, et j'ai attendu la prochaine venue de Liocha qui fut très content d'apprendre ma décision. Ayant remercié de tout mon cœur les Bestougev qui se sont montrés très bons envers moi, je suis retournée directement à Nichantache dans un foyer où j'étais prise en charge grâce à une riche anglaise, Mrs Boughty Vitie, qui payait la pitance de quinze femmes réfugiées.

Encore deux ans se sont écoulés, et j'ai quitté Constantinople. Chaque jour, je remercie le Seigneur magnanime pour tout ce qui s'est passé entre temps. Évidemment, ce n'était pas sans épreuves, mais tous comptes faits sans malheurs. Tous les miens sont vivants. J'ai des nouvelles d'eux, et la vie dans notre foyer fondé par Mrs Doughty Wytie a pris un caractère très supportable. Et vers la fin elle me plaisait et j'avais peur d'être obligée de quitter Constantinople. Je percevais le génie du poète de notre vieille Russie, qui a dit : "L'habitude nous est donnée du ciel, elle nous remplace le bonheur." (POUCHKINE).

Au début, Mrs Doughty nous payait notre logement et notre entretien complet. En suivant le conseil d'une vieille croyante qui était complètement sans éducation et se nommait Avdotia Féodotovna Koniouchkova, et qui fut nommée principale du foyer, l'Anglaise a décidé que nous devions toutes travailler huit heures par jour, et l'argent ainsi gagné serait partagé en deux ; on recevait la moitié pour dépenser, et l'autre moitié devait constituer un pécule pour nous-mêmes, et qui serait disponible quand le foyer cesserait d'exister, et quand nous serions obligées d'assurer notre propre existence. Celles qui ne pouvaient pas travailler et se procuraient leurs moyens autrement devaient également verser la moitié de leur gain dans ce capital. Très bientôt, Cet arrangement a, provoqué des altercations. Les uns se procuraient plus, les autres moins que le gain moyen obtenu pour les travaux que nous procurait Avdotia Feodotovna auprès des personnes privées et aussi auprès des institutions. Les premiers n'avaient pas envie de verser leur excédent, les autres n'avaient pas de quoi payer la moyenne. Avdotia Feodotovna était une personne impossible. Elle était rude et se ventait en permanence de son activité à Ivanovo-Vozniéensk où elle avait organisé un atelier pour trente filles. En général, elle avait tendance à nous traiter comme ces jeunes filles. Moi-même, je n'aurais pas dû la blâmer, car avec sa voix sonnante elle a proclamé : "chez nous, les vieux croyants, on respecte toujours la vieillesse, j'ai toujours respecté la vieillesse !" Pour cette raison, elle ne réclamait rien de moi, et moi-même je lui versais mensuellement la même somme que payaient celles qui travaillaient dans l'atelier. Mais pour les autres, la situation était souvent insupportable, Pour celles qui n'étaient pas jeunes et qui n'avaient pas l'habitude de coudre, c'était insupportable de rester devant elle en écoutant ses remarques, sans parler que c'est pénible de rester huit heures sur un banc dur.

L'une d'entre nous quinze, suivant les ordres de Avdotia Feodotovna, faisait la tambouille. Elle s'est révélée très mauvaise ménagère. Elle n'arrivait pas à faire les achats quand il fallait, partait trop tard au marché, de sorte que le déjeuner, au lieu de midi et demi, n'était prêt que vers deux ou trois heures. Elle-même ne s'intéressait apparemment qu'à la quantité de la nourriture, mais plusieurs personnes ne pouvaient pas manger ce qu'elle avait prévu, et ainsi de suite. Certaines personnes quittaient le foyer (en abandonnant leur part du capital) mais on en retrouvait de suite d'autres qui étaient prêtes et très heureuses de se trouver logées et nourries gratuitement. Six mois plus tard, les jeunes se sont révoltées contre cette situation et ont proclamé qu'elles n'ont plus l'intention de verser leur argent dans la cagnotte, mais qu'elles vont travailler et qu'elles trouveront un travail plus avantageux que celui que leur procure Avdotia Feodotovna. Mrs D.V. a décidé que, puisque son plan de constitution d'un capital ne plaisait pas. Elle-même n'y tenait pas. Elle a payé le loyer pour six mois d'avance, mais ne payera plus la nourriture. Ainsi, l'atelier et la domination de Avdotia Feodotovna ont pris fin. La vie est devenue plus calme, mais évidemment plus chère. Bientôt, Avdotia Feodotovna est partie pour être cuisinière dans le "English women club" où habitait Mrs D.W. et aussi Miss ...? qui faisait notre comptabilité.

Quant à nous, nous avons choisi pour gérante une autre dame, Olga Stepanovna Krotova, qui est restée à ce poste jusqu'à la fermeture du foyer, qui a eu lieu trois semaines après mon départ, lequel s'est situé le 12 novembre (30 octobre) 1922.

Au début de mon arrivée à Constantinople de Touzia, je n'arrivai pas à gagner quoi que ce soit. Ensuite, Mrs D.W. m'a proposé elle-même de venir chez elle trois fois par semaine pour lui dicter en anglais comme exercice de sténographie. Elle était très fière de son emploi comme secrétaire chez un des généraux anglais. En général, elle était une femme très énergique, pas très jeune, sèche, la poitrine constamment ornée d'une rangée de petites décorations. Je soupçonnais qu'elle avait été en son temps un peu suffragette, mais à présent,

elle le cachait, évidemment. En tout cas, elle était une personne très satisfaite d'elle-même et très originale. Le niveau de son art sténographique était faible. Beaucoup de personnes écrivent plus vite avec des lettres. Malgré le fait que, pendant les mois où je lui ai dicté, elle a fait des progrès, ces progrès étaient loin d'être satisfaisants. C'était très ennuyeux de lui dicter. J'étais obligée de traîner les mots, autrement elle prenait du retard, et très souvent, j'ai dû péniblement lutter contre le sommeil en craignant qu'elle le remarque. On a eu un combat de générosité. Elle a voulu me payer cinquante piastres par heure. Mais moi, je ne voulais pas accepter cet argent, car c'était elle-même qui nous nourrissait et payait tout le reste. Finalement, j'ai consenti que ce soit moitié moitié : une semaine serait la mienne, quand je viendrais chez elle gratuitement, la semaine suivante serait sa semaine, pour laquelle je recevrais une lire et demi. Quand, au début du mois de juillet elle a cessé de nous nourrir, je ne protestais plus et je touchais pour toutes les leçons cinquante piastres. Puis, le nombre de mes leçons a augmenté jusqu'à quatre par jour, mais moins cher, car je ne voulais pas prendre plus de vingt-cinq piastres à des réfugiés. Plus tard, il y a eu un arrangement qui a duré jusqu'à la fin de mon séjour - pour une heure d'anglais et une heure de russe que je donnais à une jeune fille, ses parents, qui avaient un restaurant, me donnaient le dîner et le souper, et autre jeune fille, pour une leçon d'anglais, m'apportait cette nourriture. Cela m'évitait la nécessité d'aller manger dans une cantine de la Croix Rouge, qui n'était pas loin de nous, mais où primo on risquait d'attraper des hôtes non désirables, secundo j'étais irritée d'entendre toutes sortes de dialectes des caucasiens qui provenaient d'une multitude de républiques nouvelles et venaient régulièrement pour les repas. Les jeunes russes ne recevaient pas de bons pour les repas, mais les caucasiens se sont tous arrangés pour manger gratuitement. En général, à Constantinople, la plupart des réfugiés venaient du Caucase, du Don, et il y en avait beaucoup de l'Ukraine, mais de russes purs, comme nos gens, de Moscou ou de Tvier, il n'y en avait presque pas. L'ordre dans la cantine de la Croix Rouge, était exemplaire, ce qui me réjouissait parce que mon fils jouait un rôle non négligeable dans la Croix Rouge. Les talons pour l'obtention du borchtch et ensuite d'un deuxième plat (haricots secs, riz, macaronis et quelquefois une côtelette hachée) étaient distribués par une personne âgée, Papodouzlo, qui fut jadis gouverneur à Lomja quand mon fils y était vice gouverneur. Il était extrêmement aimable envers moi. Après ces deux plats, nous recevions encore un quart de pain et une petite cruche de bon thé, mais il fallait ajouter son propre morceau de sucre pour que le plaisir soit complet. Pour ceux qui n'avaient rien en dehors de cette pitance, cette nourriture était évidemment insuffisante, mais presque tous ceux qui le souhaitent arrivaient à se procurer du travail manuel ou bien quelque chose auprès des nombreuses institutions. Et excepté cela, la Croix Rouge, et surtout les américains et les anglais distribuaient de l'habillement, des chaussures, des couvertures et des essuie-mains, mais comme il arriva toujours, les uns se faisaient attribuer trop de choses et les autres, qui avaient vraiment besoin, ne recevaient rien. Je sais que moi-même, j'ai demandé pendant plus d'une année l'attribution d'un jupon dont j'avais vraiment besoin, mais je ne l'ai jamais reçu.

Plus tard, dans notre foyer, nous avons commencé à recevoir des anglais du linge, du savon, des couvertures et actuellement c'est le seul linge que je peux porter, car le mien s'est usé complètement. Il me semble que je n'ai pas mentionné que quand les enfants REHBINDER partaient de Guelendjik avec leurs gouvernantes, je leur ai confié mon bagage. À Novorossiïsk, c'était justement mon sac et la valise de Miss ATKINS que le déménageur a volé quand il les transportait du débarquement vers la mission anglaise. Il faut que je dise que quand j'ai appris cette perte, je n'ai presque pas fait attention car nous avions déjà été habitués à cette sorte de surprise. Mais la pauvre Miss ATKINS perdait sa troisième valise. En plus, l'argent qu'elle a accumulé pendant quinze années de travail assidu en élevant d'abord les

enfants Pritvitz et puis les nôtres, ses 15.000 roubles, étaient dévalués complètement. Elle était vraiment à plaindre.

Je devais quitter Constantinople avec ma belle-fille, Dara, mais on la faisait tellement travailler à la Croix Rouge, où elle était infirmière principale, que le départ fut constamment remis à plus tard. Les médecins renvoyaient de plus en plus pour solliciter différentes aides pour nos institutions et organisations et chez les américains elle était "persona grata", de sorte quelle pouvait nous procurer des sommes importantes d'argent et des aides très substantielles. Puis on l'a persuadée de devenir l'infirmière en chef, ce qui était complètement contre mes souhaits et aussi contre les désirs de mon fils. Elle devait remplacer l'infirmière principale qui est partie en Belgique. C'était pour elle encore plus difficile de rester à Constantinople et à Kharbié.

Entre temps les nuages s'assombrissaient sur l'horizon politique. Il paraît que Kémal s'approchait, le Sultan fut destitué et son fils fut nommé par le gouvernement d'Ankara, non pas Sultan, mais Khalif, c'est-à-dire le chef de tous les musulmans. Cela a déclenché des désordres dans les rues, et beaucoup de vitrines et de fenêtres chez les grecs et chez les arméniens furent brisées, mais les russes n'ont pas souffert. Un officier par un malentendu, fut tué par un turc qui lui a enfoncé un couteau dans le ventre, parce que l'officier aussi n'a pas compris et l'a menacé de son poing. Le commandement interallié a immédiatement décrété l'état de siège et tout s'est calmé, mais on a su que quand Kémal arriverait, et avec lui les 'bolcheviks, toutes les organisations passeraient sous la direction de ces derniers. Cela voulait dire qu'il faudrait disparaître et on ne savait pas avec quel degré de précipitation. Dans ces conditions, moi-même j'ai commencé à craindre de compliquer le départ de mon fils et j'ai consenti à profiter de mon visa pour Sofia et puis continuer en Bulgarie les démarches pour me procurer des visas pour l'Allemagne et la Tchécoslovaquie.

Sept années se sont écoulées et je suis toujours vivante. Il n'y a pas longtemps, je me sentais déjà mourante. Cela me semblait tranquille et indolore. Et tout à coup je me suis souvenue que mes deux filles seront désolées de ne pas m'avoir revue depuis plus d'un an. J'ai dit qu'il fallait appeler notre doctoresse. Elle est venue de suite. Les premières piqûres n'ont pas eu d'effet, mais elle m'a administré quelque chose de plus efficace et j'ai commencé à revivre. Mes filles sont arrivées de Tchécoslovaquie. BR) et j'ai pu bien profiter de leur présence. Maintenant elles sont reparties et moi, je me remets petit à petit, il y a déjà plus d'une demie année que j'ai eu mes quatre-vingts ans.

Actuellement, je suis dans ce "Palais enchanté" de la maison russe à Sainte Geneviève des Bois, près de Paris. La maison fut organisée par une anglaise de vingt-trois ans (sa mère était américaine), Miss Dorothea Pagot, avec le concours bienveillant de Varenka Mestcherski et sa sœur Elisaeth Orloff.

V. Mestcherski était la nièce de ma grand-mère. Nous sommes 210 personnes réfugiées russes, prises en charge complète. Je pense même que nous sommes déjà 250. Je suis ici depuis cinq mois. Une personne est partie, trois autres sont décédées, mais combien de fois avons-nous entendu qu'encore deux personnes sont rentrées. Nous voyons de nouveaux visages, de nouvelles personnes apparaissent et obtiennent leur place à l'une des tables. On apprend qu'ils sont logés dans la chambre n° tant. L'un de nous a dit que ce qui est ennuyeux, c'est que dans notre futur, il n'y a que la mort. Mais comme nous sommes tranquilles pour l'attendre,

Mon épilogue :

Il me semble que pendant son séjour dans la Maison Russe de Ste Geneviève des Bois, ma grand-mère s'est détachée petit à petit de la vie, et elle a un peu bâclé ses mémoires. Je regrette qu'elle n'ait pas décrit en détail les sept dernières années, car tous comptes faits, cette période de sa vie n'était pas aussi malheureuse ni aussi triste que la fin des ses mémoires. En principe, elle vivait à Paris, chez son fils bien-aimé, Liocha, qui s'est marié entre temps avec Julie Boutoroff. Il y a eu la naissance de la dernière petite fille, Mariouchka. Plusieurs fois, ma grand-mère est venue nous voir à Moravskâ Trébova, où elle a pu vivre un peu serrée, mais en famille. Elle a pu voir grandir ses petits-enfants. De temps en temps, elle allait en Bavière chez son cousin Gousti Biron, qui l'accueillait avec gentillesse et où le confort était exemplaire. Elle est décédée à Paris, le 26 décembre 1930, après avoir perdu à la fin de sa vie sa patrie, sa fortune et presque toutes ses affaires, mais avec ses cinq enfants autour d'elle, ce que Dieu n'accorde pas à tout le monde.

(- Les enfants du Prince Ivan Sergueïevitch et de sa deuxième femme :

- Le Prince Nicolas Ivanovitch, marié à la Princesse TROUBSTSKOI leurs enfants : Emmanuel, marié à la Princesse DOLGOROUKI et Catherine OUBRI qui eut une fille, Nelly GURNET.

- Le Prince Sergueï Ivanovitch, marié à la Princesse Alexandra Borissovna GOLITZINE (sans enfants)

- Le Prince Petr Ivanovitch, marié à Catherine Nikolaïevna KARAMZINE, leurs enfants : la Comtesse Catherine KLEINMICHEL, Nicolas, marié à la Comtesse PANINE Vovo.

- Les deux filles : Marie Ivanovna GONTCHAROVA et la Princesse Sophie Ivanovna MESTCHERSKI.

(- Les enfants du Prince Ivan Sergueïevitch et de sa deuxième femme :

- Le Prince Nicolas Ivanovitch, marié à la Princesse TROUBSTSKOI leurs enfants : Emmanuel, marié à la Princesse DOLGOROUKI et Catherine OUBRI qui eut une fille, Nelly GURNET.

- Le Prince Sergueï Ivanovitch, marié à la Princesse Alexandra Borissovna GOLITZINE (sans enfants)

- Le Prince Petr Ivanovitch, marié à Catherine Nikolaïevna KARAMZINE, leurs enfants : la Comtesse Catherine KLEINMICHEL, Nicolas, marié à la Comtesse PANINE Vovo.

- Les deux filles : Marie Ivanovna GONTCHAROVA et la Princesse Sophie Ivanovna MESTCHERSKI.